

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Feuilles Maçonniques

L'ORIGINE DES HAUTS GRADES

PAR LE FR.·. JOHN YARKER

Il est hors de doute que la Maçonnerie Écossaise ait pris naissance en Angleterre à une période très reculée, mais qu'après la Réforme religieuse sa direction fut très relâchée. On attribue généralement ceci à l'incorporation des Maîtres par charte royale ; dès le seizième siècle, on trouve en Écosse nombre de vieux registres qui tous prouvent invariablement que deux degrés étaient pratiqués : l'Apprenti et le Compagnon. Les constitutions établies par le Conservateur général Schaw (1598-99) nous apprennent qu'il fallait un postulat de 7 ans avant de recevoir le premier degré, et un second de 7 ans, soumis à un vote de la loge, avant de recevoir le second degré. Un Maître était Président de la loge. Il y eut cependant une Loge Écossaise des frontières de Northumberland, qui semble avoir prévu, 15 ans avant, les desseins

de la grande Loge. Nous y reviendrons tout à l'heure. Ses registres comportent plus d'indications que ceux des autres loges, et montrent que, de 1702 à 1763, elle se réunit à Haughfoot, Galashiels, et Selkirck. Elle fut composée d'un certain nombre de seigneurs, désignés chacun par le nom de sa propriété, de leurs serviteurs, et d'une foule d'hommes de loi, de docteurs, de maçons, etc.

Elle n'avait pas de règlement, ne se réunissait qu'une fois par an, le 27 décembre, et nommait « une commission de Cinq », pour recevoir les postulants. La loge n'avait d'autre but que l'encouragement du bon compagnonnage et l'assistance des membres pauvres. Tout d'abord, elle conférait les deux degrés ensemble, mais en 1707 l'assemblée établit une loi par laquelle, excepté dans les cas spéciaux, il devait y avoir une année d'intervalle entre les deux degrés. Partout où existaient des fraternités de maîtres, ou Harodim. Ordinairement dans les villes épiscopales, un rituel parfait n'était pas nécessaire. Car le catéchisme était plus estimé, pour la préparation de la plupart des membres au premier degré, qui traitait de la construction du second temple. Après que la Loge se fût tenue quelquefois à Selkirck, elle adopta une coutume des Loges Écossaises actives, qui admettaient les apprentis et leur adjoignaient deux instructeurs. Le siège de Durham renfermait au moins 7 loges, qui se réunirent longtemps après l'établissement de la grande loge, d'après un ancien privilège, à Alnwick, Newcastle, Hexham, Gateshead, Swalwell, Sunderland et Durham, et toutes, sauf la der-



nière, avaient une base opérative. La Loge de Sunderland signale les Harodim, de 1756 à 1809, et parle du « passage du pont ».

La fraternité de l'Arche, à York, fut sans doute, jusqu'en 1740, composée des anciens Harodim ; ce qui semble le prouver, c'est le témoignage que l'on trouve dans le volume publié en 1743, par d'Assigny, qu'un maçon qui déclarait avoir été admis à l'Arche Royale, à York, fut traité d'imposteur, et qu'un autre, qui avait été reçu à Londres, fut très honoré. Nous savons que le rituel de la Durham venait de la maçonnerie d'York et il est probable, par conséquent, que les Harodim de ce comté formaient la fraternité de maîtres d'York, et devaient avoir été introduits par les deux Trollops d'York ; la charte d'évêché de Gateshead de 1671 était une fantaisie de bibliothécaires. Je donne cette idée pour ce qu'elle vaut. On vient justement de trouver à York, dans les fondations du vieux théâtre, à côté d'une vieille monnaie de 1727, une médaille maçonnique qui porte d'un côté les instruments maçonniques, et de l'autre l'arche d'alliance juive. Ce fut aussi pendant la période de non-activité de la maçonnerie d'York, 1740-1760, que le grade d'Harodim fut conféré librement dans le comté de Durham, et nous savons qu'après 1761 la maçonnerie d'York forma l'Arche Royale et l'ordre du Temple. Ce dernier prétendait à une origine préchrétienne.

Les aperçus que j'ai donnés, tendant à nous montrer les Harodim comme la source originelle des hauts grades ne sont pas de moi, mais de l'ordre franc-ma-

çonnique lui-même : tout ce que je peux déclarer n'est que des commentaires sur ses développements historiques.

Quant à sa fondation par les moines de Culdée, il y en a bien des confirmations. Ces vieux Anglais chrétiens possédaient les degrés secrets de l'Église d'Alexandrie, grâce auxquels, d'après Origène, ils avaient le pouvoir de communiquer le Logos (en opposition avec le récit historique) ; mais ils furent considérés comme hérétiques par les papes de Rome. Une tradition, datant de 160 ans, et qui nous vient des Harodim de Londres, raconte que le grade de chevalier fut établi par Bruce, après la bataille de Bannockburn, pour les templiers qui avaient combattu dans ses rangs. Cette tradition est erronée. Un érudit, Godfroy Higgins, appuyé par beaucoup d'auteurs italiens et français, soutient que les Templiers eux-mêmes étaient Culdéens, ou Gnostiques, de la Discipline secrète, et la légende du Graal a là un fondement. Une chose certaine c'est que le grade de chevalier des maîtres Harods ne pouvait appartenir qu'à un chef, un président, ou aux « vieux maîtres des maîtres ». Maintenant même, si quelques-unes de nos corporations sont nommées « très vénérables », ce qui correspond au grade de chevalier, la plupart sont nommés « vénérables », ce qui indique le rang « d'esquire ».

Un examen, dans ce but spécial, des vieux registres écossais prouverait, sans doute, la participation active de l'armée à la franc-maçonnerie. Le quartier-maître général Moray est bien connu pour avoir été



initié par l'armée en 1641, à Newcastle, par une commission de la chapelle de Marie, à Edinburg.

John Kennedie, comte de Cassilis, était vénérable de la loge de Kilwinning, et il combattit avec Charles Ier, en 1644. Ramsay dit à un nommé G. D... (est-ce le Georges dont parle l'acte de Mundi ?) que le général Monck s'est servi de loges maçonniques pour décider le retour de Charles II en 1660. Au moment de la révolution, en 1688, les registres de Kilwinning (53 S C) relatent la visite de la Loge, par le lieutenant Joe Levingstone, ainsi que l'initiation de deux dragons des troupes de John Strackane. Plusieurs personnes qui avaient pris part aux soulèvements de 1715 et 1743, et avaient fui en France, sont connues pour avoir été maçons, et John Drummond, qui fut fait comte de Melfort par les Stuarts, laissa après lui une boîte à tabac sur laquelle étaient gravés les emblèmes maçonniques, ses armes, et une date J. 1770, date à laquelle un grand maître nommé Kilmarnock fut décapité, ainsi que Derwantwater, grand maître pour la France.

L. F... W. Logan, dans son histoire de la Loge de Granby (n° 124), qui se soumit à la Grande Loge en 1763, nous montre qu'elle se trouva dès 1738 dans le même cas que la Loge d'Haughfoot et, qu'en 1746 elle eut la visite de quatre officiers du régiment suisse alors en garnison dans la ville de Durham ; en février de la même année, elle en initia d'autres, ainsi qu'un frère servant, qui avait seulement le grade d'apprenti. En 1747, la grande Loge d'Écosse émit une charte de confirmation au 12° régiment d'infanterie, sur

une réclamation qu'ils avaient tenu une loge maçonnique depuis 1685. J'ai donné, dans un précédent article, bien d'autres exemples de la propagation de la franc-maçonnerie par l'armée.

Ce degré de l'Arche Royale fut bientôt poussé plus loin que « le passage du pont » : sa forme primitive semble faire allusion au récit historique de la découverte d'un caveau, au temps de Titus Vespasien. A ce récit étaient jointes quelques parties du Rituel des « anciens maçons » ; sauf ces grades spéciaux, la Croix Rouge de Babylone lui était analogue, et le « chevalier de l'épée » était l'adaptation à l'armée.

Un grade important, basé en 1760 sur la cérémonie du passage du pont, s'est conservé jusqu'à nos jours. On a gardé un vieux registre de 1750 qui comporte deux colonnes pour les dates de réception aux deuxième et troisième degrés, et c'est après ceux-ci que commencent ceux nommés Rose-Croix et Croix Rouge. Dans tous les registres de Durham qui font mention des Harodim et des degrés de l'Arche, cette dernière est de date plus moderne et ne vient qu'après les Harodim. Dans un ouvrage sans autorité, *le Parfait Maçon*, de 1744, qui semble avoir été fait à l'aide d'un rituel authentique dont les lacunes furent comblées par l'imagination de l'auteur, on pose cette question : « Quel est le nom d'un maître maçon ? » Et l'on répond : « Harodim ou Menatzchim. » A cette question : « Êtes-vous maître écossais ? » la réponse est : « J'ai été délivré de la captivité de Babylone. »

L'histoire combine le règne de Cyrus et celui de Darius. Vingt ans plus tard, nous avons *Les plus*

secrets des hauts grades, Jérusalem, 1766, qui ajoute deux degrés d'Architectes ou Maîtres orateurs. Une gravure représente un pont à trois arches sur lesquelles on voit les lettres L. D. P., interprétées « Liberté de passer », ainsi que le bijou des Rose-Croix (l'aigle et le pélican). La préface du sixième degré dit : « Ce grade est nommé chevalier de l'épée et surnommé chevalier de l'Est et Rose-Croix, parce que la formule de réception est en même temps militaire. » Ce degré se rapporte uniquement au rêve de Cyrus et à son règne ; c'était le commencement de la séparation d'un degré pour en former un nouveau en développant ses significations. Ainsi donc, outre la partie ayant trait à Darius, furent fondés le chevalier de l'Est et le prince de Jérusalem, tous trois provenant du second degré des Harodim ; et quoique le rituel sus-mentionné indique ces degrés, de même que la Rose-Croix d'Heredom, ils n'ont pas laissé de trace.

Quand lord Berkeley octroya, en faveur du prince Charles-Edouard Stuart, un chapitre métropolitain à Arras, en 1747, il déclara que *le degré* était autrefois connu sous le nom de « chevalier de l'aigle et du pélican » et depuis « nos malheurs » sous celui de Rose-Croix. L'étendard de son père, quand il envahit l'Angleterre en 1715, est ainsi décrit : « Soie verte avec franges *couleur chamois* » et comme devise, un pélican nourrissant ses petits, avec cette inscription : *Tantum valet amor regis et patriæ*.

La formation des trois degrés « Elus » est analogue à la division dont nous venons de parler. Il se produisit un incident dramatique chez les « anciens

TABLEAU DES DÉRIVATIONS

Les Moines de Culdée de la Discipline secrète, Architectes, Maîtres d'Ecole, etc. (Branche des Templiers)

Organisateurs des trois degrés Harodim

PREMIER DEGRÉ
Conférences symboliques
Conférences
sur la Maçonnerie

Anciens
1700-1813

Modernes
1717 - 1813

Les 3 élus

Maçonnerie anglaise 1813-1902

DEUXIÈME DEGRÉ
Passage du Pont par
2 .·.
vers 1740

TROISIÈME DEGRÉ
Temple spirituel
vers 1740

Rose-Croix d'Heredom ou
Chevaliers de l'Aigle
et du Pélican
Paris
1735-1745

Rose-Croix
d'Angleterre
1770

Rose-Croix
teintée (?)
de Miserere
1770 – 1902

Chevalerie spéciale du
Sanhédrin
attribuée à Binie
mais

Templiers Kadosh
Paris
1738-1745

Kadosh
1750-1902

Croix Rouge
de Babylone
1740-1902

Maçons Ecossais
1740
Cyrus et Darius

Chevalier de l'Epée
1750-1902

Chevalier de l'Est
1750-1902

Prince de Jérusalem
1750-1902

Arche royale par addition
à l'ancien rituel
secret

Marque (?)
du 2e Temple
1760-1845

Arche Royale
1770
En France, et attribué
à York
Découverte du temple
de Titus.

Arche royale des
Anciens
(ont ajouté au rituel des
voiles pareils à ceux des
anciens Namès juifs et
les ont abandonnés en
1813).

Arche Royale des
Modernes
(ont ajouté l'arche d'Enoch
au lieu des voiles et l'ont
supprimée en 1813).

Arche royale anglaise
revisée en 1838

Arche d'Enoch
« Pistis Sophia » dit que
les livres de Ieû furent dic-
tés à Enoch, qui les cacha
sous un rocher du mont
Ararat, où Jésus les dé-
couvrit (*Initiation*,
nov. 1902). Voyez aussi
le livre d'Enoch.
1770-1902

maçons » à l'occasion de trois épreuves qui ne furent pas admises par les « maçons modernes ». Mais ce rituel étant observé par la Grande Loge anglaise depuis 1725, les Jacobites l'acceptèrent et formèrent les « Elus », en se basant sur les trois épreuves des anciens.

∴

Ceux qu'intéressent ces hauts grades maçonniques peuvent s'adresser pour de plus amples informations à M. Théodore Reuss, Berlin S.-W., 47. On s'occupe de ces hauts grades en Allemagne.

Je puis ajouter également que l'arrangement spécial du rite de Mitzraïm est dû à des causes particulières ; composé des divers rites alors dominants, son histoire nous montre qu'en 1778, un cabbaliste égyptien du nom d'Ananias visita le chef du rite à Cavaillon et qu'il lui conféra son propre système.

PENSÉE

La Voie qui est une voie n'est pas la Voie. (*Tao.*)



Origine des Rose-Croix

« Quand vers la fin du règne d'Henri IV, le monde profane entendit parler pour la première fois d'une association très occulte de théosophes thaumaturges, les Rose-Croix dataient de plus d'un siècle. Ils tiraient leur nom d'un emblème pantaculaire de tradition chez eux, le même que Valentin Andréa (ou plutôt Andréas), le grand maître d'alors, portait gravé sur le chaton de sa bague : une *croix de Saint-Jean*, dont l'austère nudité s'égayait au sourire des *quatre roses épanouies à ses angles*.

« L'on a beaucoup dit que l'ordre ne remontait pas au delà de ce Valentin Andréas. Erreur manifeste. Si nous invoquions, pour la combattre, cet article des statuts qui ordonnait de dissimuler durant cent vingt ans l'existence de la mystique fraternité, l'on pourrait estimer la preuve insuffisante. Mieux valent d'autres arguments. Bien avant l'année 1613, où parut le manifeste des Rose-Croix, et même avant 1604, où le monde se prit à soupçonner leur existence, nous relevons, çà et là, des vestiges non équivoques de leur



association : ils abondent, pour qui sait lire, dans les écrits des adeptes du temps.

«Veut-on des exemples?—Tous les arcanes rosicruciens sont figurés en l'un des pantacles de l'*Amphitheatrum sapientiæ æternæ* (1), où Khunrath a dessiné un Christ, les bras en croix, dans une rose de lumière. Or le livre de Khunrath porte une approbation impériale en date de 1598. Mais c'est surtout à Paracelse, mort en 1541, qu'il faut demander les preuves décisives d'une Rose-Croix latente au seizième siècle. On peut lire en son traité *De Mineralibus* (tome II, p. 341-350) de l'édition de Genève (2), l'annonce formelle du miraculeux avènement qui devait confondre le prochain siècle : « Rien de caché dit-« il qui ne doive être découvert. C'est ainsi qu'après « moi paraîtra un être prodigieux qui révélera bien « des choses ». (*De Mineralibus.*)

« Quelques pages plus loin, Paracelse précise sa pensée, par l'annonce de certaine découverte « qui doit rester cachée jusqu'à l'avènement d'ELIE-ARTISTE. (*De Mineralibus*, 8.)

« *Elias Artista!* Génie recteur des Rose-Croix, personnification symbolique de l'Ordre, ambassadeur du saint Paraclet! Paracelse le Grand prédit ta venue, ô souffle collectif des généreuses revendications, Esprit de liberté, de science et d'amour, qui dois régénérer le monde!

« Ailleurs, Paracelse est plus formel encore. Ouvrons sa stupéfiante *Pronostication*, recueil de

(1) Hanoviæ, 1609, in-folio fig.
(2) Genève, 1658, 3 vol. in-folio.

prophéties dont l'unique édition porte la date de 1536. Qu'y voyons-nous, figure XXVI ? Une rose épanouie dans une couronne, et le mystique *digamma* (F) emblème de la double croix, greffé sur cette rose. Or, voici la légende qu'on lit au bas : « La Sibylle a « prophétisé du digamma éolique. Aussi est-ce à bon « droit, ô croix double, que tu fus entée sur la rose : « tu es un produit du temps, venu à maturité précoce. « Tout ce qu'a prédit de toi la Sibylle s'accomplira « infailliblement en toi, devant même que l'été ait « produit ses roses. Triste époque, en vérité, que la « nôtre, où tout se fait sens dessus dessous. Ce dé-« sordre est bien le plus évident symbole de l'huma-« nité inconstante. — Mais Toi ! constamment d'ac-« cord avec toi-même, toutes tes affaires seront stables ; « car tu as bâti sur la bonne pierre ; telle la montagne « de Sion, rien ne pourra t'ébranler jamais ; toutes « choses favorables t'arriveront comme à souhait, si « bien que les hommes confondus crieront au miracle. « Mais le temps et l'âge propice apporteront ces choses « avec eux ; quand sonnera l'heure, il faudra bien « qu'elles s'accomplissent, et c'est pour cela qu'il « vient (1). » (Version textuelle.)

« Qui donc doit venir ? Lui, l'Esprit radiant de l'enseignement intégral de Rose-Croix : Elie-Artiste !

« Nous n'aurions nul embarras à produire, si besoin était, d'autres textes non moins formels, à l'encontre

(1) Il vient... dans le texte latin, le mot *venit* pourrait se rapporter à *tempus* et à *ætas*. En refusant ce sujet au verbe *venit* nous nous guidons sur une tradition rosicrucienne relative à Elie-Artiste, dont les frères *sous-entendent* fréquemment le nom.

de l'opinion assez répandue qu'Andréas fut l'inventeur des Rose-Croix.

« Les légendes rosicruciennes ne nous arrêteront pas. Ce n'est point le lieu de disputer si l'histoire du fondateur Chrétien Rosenkreutz est purement légendaire ou si un gentilhomme de chair et d'os, né en Allemagne vers 1378, parvint, après un long périple aux contrées d'Orient, à se faire ouvrir le sanctuaire de la Kabbale par les sages de Damcar (probablement Damas) ; et si, de retour en Allemagne, ayant transmis à quelques fidèles le dépôt des arcanes, il devint l'ermite du mystère et coula une longue vieillesse au fond d'une caverne où la mort l'oublia jusqu'en 1484.

« Pendant plus de trois siècles, la controverse sur ce point n'a jamais abouti ; nous n'avons nulle vocation pour entasser de nouvelles pages futiles sur le monceau des anciennes... Que cette grotte, sépulcre de Rosenkreutz, n'ait été découverte qu'en 1604, cent vingt ans après le décès du mage, conformément à l'étrange prophétie qu'on a pu lire, gravée sur la paroi du roc :

« Après six vingt ans, ie seray descouvert (1). »

« Aucun érudit, dit le docteur Franz Hartmann, le promoteur de la Société Théosophique en Allemagne, pendant ces vingt dernières années, n'a trouvé de preuves certaines que Paracelse appartint à la R. C. ou que cette fraternité existât à cette époque. Cependant, de ce fait que Paracelse devait être à Constantinople en 1521 (2), et qu'il y reçut la pierre de Salomon Trismo-

(1) S. de Guaita, *passim*.
(2) Van Helmont, *Tartari historia*.

sinus ou Pfeiffer, un compatriote, qui possédait la panacée universelle, et qu'un voyageur français vit encore à la fin du dix-septième siècle (1), nous serions assez disposé à inférer que le célèbre spagyriste connut l'ordre de la Rose-Croix, sans en faire partie, alors que cet ordre était encore dans le sommeil.

« Pendant que les guerres de religion ensanglantaient le monde, les sociétés secrètes de l'illuminisme, qui n'étaient que des écoles de théurgie et de haute magie, prenaient de la consistance en Allemagne. La plus ancienne de ces sociétés paraît avoir été celle des Rose-Croix, dont les symboles remontent au temps des Guelfes et des Gibelins, comme nous le voyons par les allégories du poème de Dante, et par les figures du *Roman de la Rose*.

« La rose, qui a été de tout temps l'emblème de la beauté, de la vie, de l'amour et du plaisir, exprimait mystiquement la pensée secrète de toutes les protestations manifestées à la renaissance. C'était la chair révoltée contre l'oppression de l'esprit ; c'était la nature se déclarant fille de Dieu, comme la grâce; c'était l'amour qui ne voulait pas être étouffé par le célibat ; c'était la vie qui ne voulait plus être stérile; c'était l'humanité aspirant à une religion naturelle, toute de raison et d'amour, fondée sur la révélation des harmonies de l'être, dont la rose était pour les initiés le symbole vivant et fleuri.

« La rose, en effet, est un pantacle, elle est de forme circulaire, les feuilles de la corolle sont taillées en

---

(1) *Aureum Vellus.* Rorsbach, 1598.

cœur, et s'appuient harmonieusement les unes sur les autres ; sa couleur présente les nuances les plus douces des couleurs primitives, son calice est de pourpre et d'or. Nous avons vu que Flamel, ou plutôt le livre du Juif Abraham en faisait le signe hiéroglyphique de l'accomplissement du grand œuvre. Telle est la clef du roman de Clopinel et de Guillaume de Lorris. La conquête de la rose était le problème posé par l'initiation à la science pendant que la religion travaillait à préparer et à établir le triomphe universel, exclusit et définitif de la croix.

« Réunir la rose à la croix, tel était le problème posé par la haute initiation, et en effet, la philosophie occulte étant la synthèse universelle, doit tenir compte de tous les phénomènes de l'Être. La religion, considérée uniquement comme un fait physiologique, est la révélation et la satisfaction d'un besoin des âmes. Son existence est un fait scientifique : la nier, ce serait nier l'humanité elle-même. Personne ne l'a inventée, elle s'est formée comme les lois, comme les civilisations, par les nécessités de la vie morale ; et considérée seulement à ce point de vue philosophique et restreint, la religion doit être regardée comme fatale si l'on explique tout par la fatalité, et comme divine si l'on admet une intelligence suprême à la source des lois naturelles. Il suit de là que le caractère de toute religion proprement dite étant de relever directement de la divinité par une révélation surnaturelle, nul autre mode de transmission ne donnant au dogme une sanction suffisante, il faut en conclure que la vraie religion natu-



relle c'est la religion révélée, c'est-à-dire qu'il est naturel de n'adopter une religion qu'en la croyant révélée, toute vraie religion exigeant des sacrifices, et l'homme n'ayant jamais ni le pouvoir, ni le droit d'en imposer à ses semblables, en dehors et surtout au-dessus des conditions ordinaires de l'humanité.

« C'est en partant de ce principe rigoureusement rationnel que les Rose-Croix arrivaient au respect de la religion dominante, hiérarchique et révélée. Ils ne pouvaient par conséquent pas plus être les ennemis de la papauté que de la monarchie légitime, et s'ils conspiraient contre des papes et contre des rois, c'est qu'ils les considéraient personnellement comme des apostats du devoir et des fauteurs suprêmes de l'anarchie (1). »

Les considérations philosophiques qu'on vient de lire représentent les opinions générales qu'on peut avoir sur le sujet. Les contemporains des Rose-Croix étaient plus incertains sur l'origine de ces mystérieux thaumaturges.

Libavius reproduit l'avis commun que la R + C est un fruit paracelsique ; la théorie du paradis sur terre, ajoute-t-il, est anabaptiste ; comme il est dit que l'Antéchrist doit apporter la magnificence sur notre planète, il est probable que cette fraternité est antéchristique (2). Il se peut aussi que ce que dit la *Fama* au sujet de la réforme du monde et de leur collège

(1) Eliphas Levi, *Hist. de la magie.*

(2) Cf. Lud. Malvendus, *Von der sonderbaren Geheimnissen des Antichrists*, trad. en allemand par Ægidius Albertinus ; Munich, 1604.

soit symbolique; ils estiment la Bible, tout en désirant qu'on ne la vulgarise pas; ils ne reconnaissent, comme les anciens gnostiques, que deux sacrements : le baptême et la cène; comme avec cela ils condamnaient le Pape avec Mahomet, la plupart des libelles publiés à leur sujet n'ont fait que discuter s'ils étaient pour ou contre la confession d'Augsbourg; bien que la plupart d'entre les frères fussent nés dans le protestantisme, aucun d'eux cependant n'a daigné donner son avis là-dessus; ils étudient dans l'homme les propriétés de *Gabalis*, l'homme sidérique de Crollius; ils affirment cependant que Paracelse n'était pas de leur société, mais qu'il a cependant dû lire le *Liber Mundi*.

L'une croit la R + C société séditieuse; l'autre la croit réformatrice religieuse; un troisième, alchimique; un quatrième, magique; un cinquième, paracelsique; un sixième, une folie. En présence de ce chaos, Théophile Philarète s'abstient de la juger; c'est un parti que prennent bien peu de gens. La grande majorité l'attaque comme athée et anarchiste. Ainsi font Libavius, Gabriel Naudé et Kircher, qui, plus tard, dans son *Mundus subterraneus* (298, col. 2) s'exprime ainsi :

Impium genus hominum, et diabolico commercio tumidum cujus modi fuerent. C. Agrappa quem a dæmone tantum suffocatum Sendivogius, Fludd, Marchus de Villena... quorum dogma licitum esse a diabolo discere nonnihil, omnipotentes in res naturales sed hoc pacto ut (*en médecine*) *unum semper ex decem occiderent!*



Michel Maïer, in *Symbola aureæ mensæ*, p. 290, raconte une autre histoire : Voyageant en Angleterre, il apprit qu'il s'était élevé entre Fez et Maroc un prophète nommé Mullée on Ahmet ben Abdallah. L'empereur Mulley Sidan, ayant marché contre lui, fut battu par la poignée de fidèles qui l'entouraient. Or certains prétendent que les R. C., originaires de Barbarie, entrés par l'Espagne, auraient pris naissance de ce prophète thaumaturge.

Enfin, Adam Haselmeyer, secrétaire de l'archiduc Maximilien, voit déjà des jésuites en eux.

Michel Potier, in *De Philosophia pura*, en parle ; il promet le secret de la pierre contre récompense.

Combach leur dédie son livre sur la *métaphysique*, et Schweighardt le sien, intitulé *Speculum Sophisticum Rhadostauroticum*.

Goclenius a réfuté : *Clypeus veritatis*, *Speculum constantiæ*, *Fortalitium scientiæ*.

Le P. Gaultier S. J., dans sa *Chronologie*, et Robert, également jésuite, estiment que ce sont des anabaptistes plutôt que des magiciens.

Le P. Garasse est à peu près de la même opinion.

Naudé croit qu'ils tiennent leur doctrine de Trithème et de Picatrix (1256).

Le P. Robert S. J. in *Goclenius Heautontimoroumenos*, sect. 17, et Libavius in *De Philosophia harmonica magica fratrum de Rosea Cruce*, ont remarqué une quantité d'erreurs et de contradictions dans leurs écrits.

Christian Rosencreutz

Après avoir consulté l'opinion, consultons les principaux acteurs eux-mêmes. Voici ce que dit en substance la *Fama*, publiée à Francfort-sur-le-Mein en 1617 :

Vers le commencement du quatorzième siècle, naquit en Allemagne, d'une famille noble, Christian Rosencreutz, qui devint de bonne heure orphelin ; il fut élevé dans un couvent, qu'il quitta dès l'âge de 16 ans pour aller voyager en Asie, en Arabie, en Egypte et au Maroc. Il apprit, dans ces voyages, dans les conseils des sages qu'il fréquenta, une science universelle harmonique dont se moquèrent les savants européens, auxquels il voulut la communiquer. Il puisait cette science dans le *Liber Mundi* (livre du monde) qu'a connu aussi un certain Théophraste. Il conçut un plan de réforme universelle : politique, religieuse, scientifique et artistique, pour l'exécution duquel il s'associa les frères G. V., I. A. et I. O., auxquel il adjoignit le Fr. B. peintre, les fr. G. G. et P. D. Il leur communiqua sa langue magique, leur demanda le vœu de chasteté et leur donna leur nom de Rose-Croix. Ils se soumirent à six obligations que voici :

1. Pas d'autre profession que de guérir ;
2. Pas d'uniforme ;
3. Se réunir chaque année au jour de C. au Temple du Saint-Esprit ;
4. Se choisir un disciple ;
5. Garder le sceau R. C. ;
6. Demeurer cachés 100 ans.



Ce père garda un an les fr. B. et D.; puis ce fut le tour de son cousin et du fr. I. O. Fr. I. O. mourut le premier en Angleterre; il était très fort en cabale.

Leurs tombes sont inconnues.

Après cette mort, C. R. rassemble les Fr. et s'occupe de son tombeau. Fr. D. fut le dernier de la première souche; son successeur fut A. Parmi les livres de leur Bibliothèque philosophique *Axiomata* est le plus important, *Rotæ Mundi* le plus ingénieux, *Protheus* le plus utile. Après la mort de A. à Narbonne, le Fr. NN prêta le *fidei et silentii Juramentum*; A. lui avait confié la prochaine ouverture de la Société; il était architecte. En ouvrant le tombeau du père, il trouva l'inscription :

Post CXX annos patebo.

Ce tombeau hypothétique a été décrit par Thomas Vaughan en 1652. Il occupait le centre du Temple du Saint-Esprit. Le sépulcre est à sept côtés; chaque côté est large de 5 pieds et haut de 8. En haut était suspendu un soleil artificiel, qui avait emprunté au soleil physique le secret de l'éclairage. Au milieu un autel rond, avec les lettres :

A. C. R. C.

Hoc universi compendium unius mihi sepulchrum feci.

En exergue : *Jesus mihi omnia.*

Au milieu, quatre figures inscrites dans des cercles, portant chacune l'une des devises suivantes :

Nequaquam vacuum.
Legis Jugum.
Libertas Evangelii.
Dei gloria intacta.

Le plafond est divisé en triangles, remplis de figures secrètes ; chaque côté en dix carrés avec des sentences et des figures qui sont celles du livre *Concentratum*. La momie tient dans ses mains le livre T., celui qui remplace tous les autres ; à ses côtés sont sa *Bible*, son *Vocabulaire*, son *Itinéraire* et sa *Vie*.

Une dernière inscription relate les travaux du Père et porte les signatures de cinq frères du premier cercle et de trois du deuxième.

1er Fr. I. A.
Fr. G. V. M. P. G.
Fr. R. C. junior, hæres S. Spiritus.
Fr. G. G. M. P. I., cabaliste.
Fr. F. B. M. P. A., peintre et architecte.
2e Fr. P. A., successeur de I. O., mathématicien.
Fr. A., successeur de P. D.
Fr. R., successeur de Ch. R.

Le tout est terminé par la triple devise :

Ex Deo nascimur.
In Jesu moriemur.
Per Spiritum Sanctum reviviscimus.

Libavius donne ainsi l'épitaphe de Rosencreutz :

Vir sui seculi divinis revelationibus subtilissimis imaginibus in defessis laboribus ad cœlestia, atque humana mysteria arcanave admissus.

On n'a aucune indication sur ce que devint le corps de Christian Rosencreutz. La tradition enseigne qu'il fut enlevé au Ciel, comme cela arrive pour une certaine classe d'adeptes, tels Hénoch, Elie, Moïse ; certains ajoutent à ces noms vénérables celui de Francis Schlatter, l'humble thaumaturge alsacien.

On a proposé plusieurs hypothèses pour expliquer cette dénomination de Rose-Croix. La première le fait venir du nom du fondateur de la fraternité, Christian Rosencreutz; mais les recherches des érudits ont prouvé, comme on l'a vu dans le cours de ce volume, que ce personnage était très probablement légendaire.

La seconde hypothèse fait venir le mot du latin *Ros*, rosée, et *Crux*, croix ; elle est due à Mosheimius, ainsi que nous l'apprend Waite, et on la retrouve dans l'*Encyclopédie* de Ree et dans d'autres publications. « Parmi tous les corps de la Nature, la rosée était celui qui possédait le plus grand pouvoir dissolvant sur l'or ; la croix, en langage alchimique, représentait la lumière, *Lux*, parce que toutes les lettres de ce mot peuvent se retrouver dans la figure d'une croix. Or la lumière est appelée la semence ou le menstrue du dragon rouge, lumière grossière et matérielle qui, digérée et transformée, produit l'or. Si l'on admet tout ceci, un philosophe rosicrucien sera celui qui cherche, par le moyen de la rosée, la lumière ou pierre philosophale (1). » Cette opinion est déduite de Gassendi (2), qui lui-même la puisa dans un article des *Conférences publiques* de Renaudot. L'auteur dudit article admet que la rosée n'est autre chose que de la lumière coagulée ; soumise à une coction et à une digestion convenable on en tire la vraie matière des philosophes ; pour se distinguer dans la suite des temps par la perpétuation de leur secret, les adeptes se désignèrent sous le nom de « Frères de la Rosée Cuite ». Cette opi-

(1) Mosheimius, liv. IV, sect. I.
(2) *Examen Philosophiæ Fluddanæ*, sect. 15, III, p. 261.

nion ne doit recueillir que peu de créance, car la généralité des auteurs alchimiques n'entend par rosée qu'une vapeur métallique qui se produit sous les signes des ♓ et de la ♎ du zodiaque chimique qui diffère du zodiaque astronomique (1).

La troisième hypothèse explique cette dénomination par la rose et la croix ; c'est celle qui a conquis le plus de partisans et qui fournit le plus grand contingent d'explications symboliques.

« La rose, dit Eliphas Levi, qui a été de tout temps l'emblème de la beauté, de la vie, de l'amour et du plaisir, exprimait mystiquement toutes les protestations manifestées à la Renaissance... Réunir la rose à la croix, tel était le problème posé par la haute Initiation. »

La rose blanche, plus particulièrement consacrée à la Vierge Marie, à Holda, à Freia, à Vénus-Uranie, était le symbole du silence et de la prière (2).

M. Arthur Edward Waite nous apprend que la rose était déjà employée dans le symbolisme des légendes brahmaniques. Dans l'un des paradis indous il y a une rose d'argent qui contient l'image de deux femmes, brillantes comme des perles. Elles apparaissaient unies ou séparées, suivant qu'on les regardait du ciel ou de la terre. Au point de vue céleste, on l'appelle la déesse de la bouche ; au point de vue terrestre, la déesse ou l'esprit de la langue (3). Dieu réside au

---

(1) Voir Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique.*

(2) Hilderic Friend, *Flowers and Flower Lore.*

(3) On se souvient du texte du Psautier de l'Église latine : *Sapientia quæ ex ore Altissimi prodiit.*

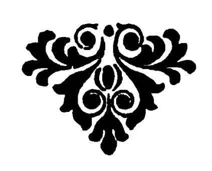
centre de cette rose. Indra et Buddha ont été crucifiés sur une rose, qui est probablement la même que celle de Saron, d'Iswara.

Selon Michel Maïer, l'explication des deux lettres R. C. se trouverait dans les symboles de la sixième page de la Table d'or. Le R représenterait Pegase, et le C, si l'on en néglige le son, représenterait le lis. « Que la connaissance de l'Arcane soit la clé ! s'écrie Maïer ; je te donne le secret d. wmml. zii. v. sgqqhka. x. ouvres si tu le peux... N'est-ce pas le sang du Lion rouge ou les gouttes de la fontaine d'Hippocrène (1) ? » On sait que la rose rouge germa du sang d'Adonis, que Pégase naquit du sang de Méduse, et que la fontaine d'Hippocrène jaillit d'un rocher frappé par le sabot de Pégase.

L'auteur du *Summum Bonum* que l'on suppose être Robert Fludd, dit que les lettres F. R. C. signifient Foi, Religion, Charité, et que le symbole de la Rose-Croix représente le bois du Calvaire vivifié par le sang du Christ (2).

---

(1) *Themis aurea*, 1618.
(2) RENAUDOT, *Conférences publiques*, p. 509, et WAITE, p. 10.



Grammaire de Pânini

Corrections et annotations des Notes sur la grammaire de Pânini *parues dans les numéros de l'*Initiation *d'août, septembre et octobre.*

Nous avons à regretter profondément un malentendu qui a réduit à peu de chose le « sérieux », la valeur de la portion parue des « Notes sur la grammaire de Pânini ».

Lorsque nous les écrivîmes, nous ne savions trop, à cause de l'étrangeté et du caractère très technique du sujet, quelle allure de rédaction employer : soit celle convenable pour une publication mystique seule, soit un mode dépouillé de toute autre chose que de la confrontation de la grammaire de Pânini avec les séries des corps simples et composés de la chimie, et susceptible ainsi d'être présenté avec chance de lecture à un savant de bon esprit — à trouver.

Nous fîmes donc un simple brouillon dans le premier mode, ayant des lacunes et des notes provisoires, et nous l'adressâmes à l'honorable directeur de *l'Initiation*. Nous ne savons pas par quelle erreur ce brouil-



lon ne nous fut pas retourné et fut publié dans son malheureux inachèvement.

L'incorrection typographique concourut de plus à réduire ledit brouillon en un magma peu intelligible, et aujourd'hui, rien que pour la partie parue en août, septembre et octobre, nous sommes obligés de faire une longue rectification.

Pour rendre cette rectification intéressante, ne pas ennuyer le lecteur, nous y avons introduit plus de matières que nous n'avions projeté d'en mettre dans les «Notes sur Pânini» et nous nous servons, pour la démonstration, des équivalents d'éther libre (phlogistique) de plusieurs corps.

La théorie du phlogistique, des équivalents d'éther libre, pourrait sans explication préalable embarrasser beaucoup le lecteur. Cependant, elle est très simple, et une seule image bien frappée suffira pour la lui faire comprendre.

Les atomes de la matière physique ont, enseignent les voyants (Swedenborg, Annie Besant), la forme d'un conoïde spécial déprimé au plateau, adouci à la pointe, la forme d'un cœur sur lequel des serpentins, partant du centre du plateau et terminés à la pointe, seraient taillés. Les atomes sont, exactement, des feuilles de révolution (ayant pour pétioles, rameaux et tronc l'énergie électrique et lumineuse de l'univers). Si l'on prend une feuille cordiforme et dentelée, celle par exemple du tilleul, qu'on la fasse tourner autour de sa nervure centrale et qu'on conçoive que, sur le conoïde ainsi produit, les dentelures sont l'aspect en coupe de serpents partant du fond de la dépression du

plateau et terminés à la pointe, on a une image très exacte de l'atome ultime de la matière physique. Dans l'antiquité — comme aujourd'hui encore dans l'Inde — les arbres sacrés, tels le chêne des Druides et des Grecs, le sycomore des Egyptiens, ou leur sapin producteur des cônes qu'ils portaient dans les processions religieuses — leur tamaris, leur palmier, leur vigne — l'Yggdrasil (frêne), perpétuellement vert et frais des Scandinaves, le *ficus religiosa* des bouddhistes, symbolisaient tous, comme le cyprès noir des Mexicains, des collections atomiques divines ou matérielles.

Les atomes ultimes coniques de la matière physique ne sont par eux-mêmes qu'un corps mort (1), et en réalité ce ne sont pas sur eux que portent nos calculs, mais exclusivement sur les atomes astraux (2) du phlogistique, dont une partie se manifestent sur la balance du chimiste par le poids du corps mort des atomes physiques coniques qui les doublent, de la même façon que l'âme impondérable d'une unité hu-

(1) Voici la théorie nôtre par laquelle nous nous expliquons les nombres sacrés et phénomènes. Si quelqu'un de compétent voulait qu'elle soit plus ou moins erronée, il ne nous étonnerait pas.

Les atomes coniques correspondant au pondérable sont, en effet, revêtus de coques moléculaires ; ce sont, peut-être, ces coques qui sont pondérables et non les atomes coniques. Quoi qu'il en soit, l'esprit de notre explication reste entièrement debout, sa justification du phlogistique inaltérée, puisque, si ce sont les coques moléculaires qui sont pesantes, on n'a qu'à les substituer, dans cette explication, aux atomes matériels et faire prendre aux atomes coniques le rôle attribué aux atomes astraux.

(2) Formés de fluide astral, selon l'expression des occultistes, c'est-à-dire de la lumière de l'éther en pranava plus ou moins condensé.



maine se manifeste quand elle place le corps qu'elle gouverne sur une bascule.

Il est triste de voir combien, par suite de l'archifolie de l'époque, des hommes d'une capacité intellectuelle aussi remarquable que nos chimistes de l'Institut, le sens devient obtus sitôt que la parole sort de quelque écrit ayant précédé la civilisation actuelle. La disqualification qu'ils ont perpétrée de Stahl et de la théorie du phlogistique est à vous en faire tomber mains et bras de stupeur. Il est maintenu ici que la théorie de Stahl est parfaitement exacte : que tout corps combustible est une combinaison du phlogistique avec le produit de la combustion, mais que le fait, pour être compris, doit être inséparablement associé à l'idée que le chimiste actuel se fait de la combustion.

Lavoisier était loin d'être un aigle comme on se l'imagine. Reprenons son expérience.

Lorsqu'un voyant psychique examine une personne, il la voit entourée d'un fluide lumineux, d'une aura dont les éléments existent aussi dans le corps physique de la personne. Supposez, pour la facilité de la démonstration, que cette aura soit, dehors + dedans, toute l'âme de la personne. Cette aura constitue donc la personne réelle, la personne-force, et dans tous les calculs que nous devrons faire de l'action de cette personne parmi l'humanité, nous n'aurons jamais à envisager que cette personne-force, nous n'aurons jamais à considérer son corps : telle était la partie maîtresse de l'idée de Stahl sur la combustion.

Nous ignorons la forme des atomes de matière astrale qui se manifestent comme calories dans le calorimètre de M. Berthelot. Que le lecteur, afin de se figurer leur opération, les imagine de forme en tout semblable à celle des atomes ultimes coniques du champ physique. Ils forment dans chaque corps deux chapitres nettement tranchés.

En eflet, la partie la meilleure n'a pas d'atomes physiques correspondants et, comme la partie extérieure de l'aura de la personne-force, ne peut se manifester sur la balance. Approchez votre index à un centimètre d'une balance extrêmement sensible, elle ne sera aucunement influencée, bien que l'aura vitale de votre doigt la touche.

La seconde partie des atomes de matière astrale (concevez-les comme formes, bien que lumière, tels sur les cheveux, les franges de la vibration lumineuse interplanétaire directe ou réflexe, que le cône du sapin parmi les fines aiguilles de ses rameaux) est toute semblable, d'un certain aspect, des conoïdes, invisibles à la vue physique et impondérables pour la balance, tourbillonnant avec vélocité. D'un autre aspect, elle est toute différente : elle est doublée d'un corps physique de même forme, comme la portion interne de la personne-force est doublée du corps physique, elle est incarnée ; et c'est son corps, les atomes physiques, qui est pondérable.

Les deux parties des atomes de matière astrale, de la « Calorie », si vous voulez, concourent toutes deux à la production des phénomènes thermiques, lumineux ou électriques des combinaisons. Cependant,



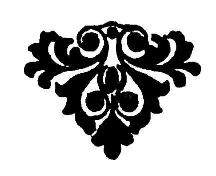
dans les conditions de l'expérience moderne, l'aura de feu ne se dépense pas ou se dépense très peu ; et si des corps à aura de feu, comme le fluor et le chlore, se combinent avec des corps à aura négative, l'hydrogène par exemple, c'est au dépens de ces derniers que s'effectue presque entièrement la combinaison.

Lorsque le charbon est élevé dans l'oxygène à une température suffisante pour que son ignition commence, il se passe un phénomène, là, très vulgaire, sur lequel le savant moderne n'a pas même un mot d'explication. L'explication absente, s'il avait compris l'idée du phlogistique, le savant moderne l'eût aisément trouvée.

(A suivre.) IAGA.

PENSÉE

Les mystiques éprouvés conseillent d'être en garde contre les sensations douces intérieures, et surtout contre celles qui produisent leur effet sur les sens extérieurs ; ils conseillent d'éprouver les esprits, afin de voir s'ils viennent véritablement de Dieu. (*Lapoukine.*)



Traduction littérale de la Genèse

(*Manuscrit inédit.*)

Mot à mot de la lettre pour servir à établir la traduction de la lettre.

Chapitre II

V. 1. — Et la puissance potentielle assimilant l'épanchement en convertissement — de la vie en durée relative multipliant toutes les puissances potentielles — et de la vie de la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — et elle assimila l'épanchement — de la force déterminée par la création de toutes les puissances.

V. 2. — Et puissances potentielles assimilant l'épanchement — Aelohim — de la création de la puissance potentielle lumière multipliante — de la vie en durée relative créant la puissance potentielle matérialisant les puissances potentielles — multipliant l'épanchement de la puissance assimilant la réciprocité de la lumière — puissance en durée relative de mouvement — matière en durée relative de vie — et puissance potentielle en durée relative créant la réciprocité — de la création des puissances potentielles de lumière multipliante — la vie en durée relative créant les



puissances potentielles matérialisant les puissances potentielles — multipliant l'assimilation de l'épanchement — multipliant l'épanchement de la puissance assimilant la réciprocité de la lumière — puissance en durée relative de mouvement — matière en durée re lative de vie.

V. 3. — Et puissance potentielle créant le mouvement d'assimilation — Aelohim — de la puissance réciproque — de la puissance potentielle de lumière de lumière multipliante — de la vie en durée relative créant les puissances potentielles — Et puissances potentielles comprimant la division en durée relative — de la puissance réciproque de lumière — assimilant la puissance potentielle — créant la lumière — en durée relative créant la réciprocité — multipliant l'assimilation de l'épanchement — multipliant l'épanchement de la puissance assimilant la réciprocité de lumière — puissance en durée relative de mouvement — créa le mouvement de puissance — Aelohim — de l'épanchement matériel en durée relative de lumière réciproque.

V. 4. — Puissance répandant la vie — en réciprocité de lumière — épanchant la division de la lumière réciproque — de la vie en durée relative multipliant toutes les puissances potentielles — et de la vie de la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — créant la vie — créant le mouvement de toutes les puissances — créant la puissance potentielle de toutes les lumières — de la matière en durée relative de lumière réciproque — puissance potentielle vie lumière vie — puissance qui répand la vie par une puis-



sance potentielle sur la multiplicité des choses — puissance mouvement à un but — et en durée relative multiplia toutes les puissances potentielles.

V. 5. — Et assimilant l'épanchement — en durée relative de la puissance potentielle existence élémentaire — l'existence élémentaire en durée relative divisa la vie protégeant le mouvement multipliant — de la puissance potentielle de la vie de la puissance potentielle de la vie — créant la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — et assimilant l'épanchement — de la matière en durée relative créant — la vie en durée relative divisant la vie — protégeant le mouvement multipliant tous — la puissance potentielle terminant le multipliant de l'existence élémentaire — assimilant la puissance potentielle — répandant la puissance — en la vie multipliant la protection de la puissance potentielle en mouvement — puissance potentielle vie lumière existant ensemble — puissance répandant la vie par une puissance potentielle multipliante — la matière en épanchement — vie de la puissance qui par son mouvement arrive à un but — et la puissance divisante et multipliante — puissance de la puissance potentielle individualisée — répandant la matière créant la division — puissance réciproque de la vie de la puissance qui par sa division multiplie la vie.

V. 6. — Et la puissance divisante — de la puissance potentielle de la matière répandant la vie — multipliant l'individualité — de la vie de la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — et la vie en durée relative comprimant la vie — de la puissance



réciproque — assimilant l'épanchement — du faisant paraître l'individualité de la puissance potentielle — de la vie de la puissance qui par sa division multiplie la vie.

V. 7. — Et la puissance potentielle de la puissance potentielle arrivées à un terme de mouvement — puissance potentielle vie lumière existant ensemble — par une puissance épanchant la vie par une puissance potentielle multipliante — de la puissance réciproque — de la vie de la puissance qui par la division multiplie — la matière prête à paraître en mouvement — multipliant l'existence individuelle — de la vie de la puissance qui par sa division multiplie la vie. — Et la puissance potentielle multipliant la vie — créa la puissance faisant paraître la puissance potentielle convertie — individualisa en durée relative multipliant la réciprocité — de l'existence élémentaire de la puissance de toutes les puissances potentielles de la puissance potentielle multipliante — et puissance potentielle vie puissance potentielle — de vie de la puissance qui par la division multiplie — l'épanchement individualisé faisant paraître en durée relative — l'existence élémentaire de la puissance potentielle de la vie.

V. 8. — Et la puissance potentielle protégeant la matière — puissance potentielle vie lumière existant ensemble — par une puissance qui répand la vie de toutes les puissances potentielles — organisa l'individualité — créa la matière divisant l'individualité de l'absolue division — multipliant la résistance la compression de toutes les divisions de l'absolue division.

— Et la puissance potentielle en durée relative multipliante — en durée relative multipliante — puissance réciproque — de la vie de la puissance qui par son absolue division multiplie — la puissance en durée relative du mouvement — de la puissance potentielle terminée en mouvement.

V. 9. — Et la puissance potentielle déterminée en une forme multipliant l'existence élémentaire — puissance potentielle vie lumière existant ensemble avec une puissance répandant la vie de toutes les puissances potentielles — multipliant l'individualité — de la vie de la puissance qui par sa division multiplie la vie — assimila l'épanchement — de la matière déterminée à une forme — individualisa l'existence élémentaire multipliant la division — répandant le multipliant du mouvement de la puissance de la vie. — Et protégeant la lumière créée — répandant le multipliant de la puissance assimilant l'épanchement. — Et matière tendant à une forme — créant la réciprocité de la lumière assimilée — de la vie organique individuelle. — Et matière terminée arrivant à une forme — de la vie de la division matérielle en réciprocité — protégeant la lumière créée — et mouvement matériel.

V. 10. — Et l'individualité de la vie en mouvement — de la puissance potientielle terminée en puissance — multipliant la matière absolue divisée divisant l'individualité — répandant la vie en durée relative comprimant la lumière en réciprocité — puissance réciproque — de la vie organique individualisée — et multipliant la durée relative multipliante — puissance potentielle faisant paraître le mouvement de division



— et vie puissance potentielle de vie — répand la puissance du mouvement de création en la matière vivante — en mouvement de puissance en durée relative de puissance potentielle toutes multipliantes.

V. 11. — La durée relative multiplant — la vie de la puissance de l'existence élémentaire divisée — faisant paraître la puissance potentielle en durée relative de lumière individualisée — la vie convertie en puissance — de vie renfermant comme en un cercle les créations — de la puissance réciproque — assimilant l'épanchement — de la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — de la vie de l'existence élémentaire convertie en puissance potentielle épanchant la vie — puissance en durée relative de mouvement — en durée relative multipliante — de la vie unissant ou réfractant la vie de la création.

V. 12. — (Verset que l'on croit intercalé). Et le lien ou la refraction dela vie créée — vie de la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — né de la vie qui convertit la puissance — protégeant la lumière créée — en durée relative multipliante — vie créée par la division de l'épanchement de l'existence élémentaire — et puissance créant l'individualité — de la vie en durée relative de toutes les vies.

V. 13. — Et la durée relative multipliant — la vie de l'individualité de la vie en mouvement — vie en durée relative de l'individualité de la puissance potentielle — organisa la puissance potentielle de l'existence élémentaire de la lumière individuelle — vie convertissant la puissance — de la vie dans un mouvement circulaire toutes les créations — puissance

réciproque — assimilant l'épanchement — de la puissance qui par son mouvement arrive à une forme — assimilant le convertissement en durée relative.

V. 14. — Et la conversion en durée relative multipliant la vie — de l'individualité de la vie en mouvement — de la vie en durée relative épanchant la puissance potentielle en durée relative de la puissance potentielle. — Vie division comprimant l'épanchement — de la vie convertie en puissance — vie de la vie de l'épanchement assimilé — comprimant la division du multipliant réciproque — de la puissance en durée relative du convertissement en mouvement. — Et vie individualité de la vie en mouvement — de vie en mouvement créant la puissance potentielle matérialisée puissance potentielle — de la vie de convertissement de la puissance — faisant paraître le mouvement de réciprocité.

V. 15. — Et la puissance potentielle comprimant l'existence élémentaire — puissance potentielle vie lumière existant ensemble — avec une puissance qui répand, la vie par une puissance potentielle multipliante — puissance réciproque — la vie de la puissance qui par sa division multiplie — et la puissance potentielle individualisée en existence élémentaire — vie convertissante — créant l'organisation individuelle — matière divisant l'individualité — épanchant la matière crée la division de la vie. — Et répandant la durée relative le multipliant du mouvement de la vie.

V. 16. — Et puissance potentielle terminée dans son convertissement — puissance potentielle vie lu-

mière existant ensemble avec une puissance qui répand la vie par une puissance potentielle multipliante — la matière épanchée — de la vie de la puissance qui par son mouvement multiplie — l'épanchement de la puissance multipliant le mouvement — multipliant l'assimilation de l'épanchement — matière terminée — de la vie organique individuelle — puissance assimilant l'épanchement — de la réciprocité de la puissance assimilant l'épanchement.

V. 17. — Et multipliant la matière déterminée en sa forme — vie de l'abondance divisionnelle de la matière en réciprocité — protégea le convertissement de la création — et mouvent la matière — épanchant la puissance — en réciprocité de la puissance qu'assimile l'épanchement — multiplia le multipliant de l'individualité convertie — assimila la puissance potentielle — créa la puissance potentielle lumière (toutes) — de la puissance qui assimile l'épanchement assimilé — multipliant le multipliant de l'individualité convertie— multipliant la lumière réciproque — de la réciprocité du multipliant de la lumière réciproque.

V. 18. — Et puissance potentielle de la puissance multipliant le mouvement — puissance potentielle vie lumière existant ensemble — avec une puissance qui répand la vie par une puissance potentielle multipliante — épancha la puissance — protégea la lumière créée — de la vie la puissance potentielle de lumière réciproque — vie de la puissance qui par sa division multiplie — épancha la création de l'abondance divisionnelle en lumière — puissance matérielle en durée relative de vie — épanchant la lumière —

de la matière lien en (réfractant) le mouvement — créant l'individualité organique de l'abondance divisionnelle de la matière.

V. 19. — Et la puissance potentielle déterminant le but (la forme) du mouvement — de la puissance potentielle de la vie de la lumière existant ensemble — en la puissance épanchant la vie par une puissance potentielle multipliante — multiplia l'individualité — de la vie de la puissance qui par son abondance divisionnelle multiplie la vie — assimila l'épanchement — de l'existence élémentaire puissance potentielle réciproque — vie en durée relative en l'abondance divisionnelle de vie — et puissance réciproque — assimila l'épanchement — de la matière de lumière prête à paraître — fit vivre la durée relative multipliant toutes les puissances potentielles et puissance potentielle créant la puissance — puissance de l'épanchement — de la vie de la puissance abondances divisionnelles toutes — épancha le mouvement en la puissance de lumière réciproque multiplia la vie — en la puissance potentielle, comprimant le mouvement de la puissance — épancha la lumière — et assimila l'épanchement — de la puissance en durée relative du mouvement — en la puissance potentielle comprimant le mouvement de la puissance — épancha la lumière — de la vie de la puissance abondance divisionnelle toutes — individualisa en le faisant paraître en durée relative — de l'existence élémentaire de la puissance potentielle de vie — existence élémentaire convertie en puissance — en durée relative multipliant la puissance.



V. 20. — Et la puissance potentielle comprima le mouvement en la puissance — de la vie de la puissance qui par son abondance divisionnelle multiplie (de toutes les absolues divisions) — la durée relative multipliant la lumière réciproque — épanchant l'assimilation de l'épanchement — fit vivre la création de la vie multipliant la vie. — Et épanchant la matière lumière prête à paraître — fit vivre la durée relative multipliant toutes les puissances potentielles. — Et épanchant l'assimilation de l'épanchement — de la vie de la puissance potentielle en réciprocité — fit vivre la durée relative en abondance divisionnelle de la vie. — Et épanchant — la puissance de toutes les abondances divisionnelles — épanchant la puissance — multipliant le but la forme de la puissance — matérielle liée au mouvement — assimilant l'individualité organique de l'abondance divisionnelle de lumière.

V. 21. — Et la puissance potentielle faisant paraître l'épanchement — de la puissance potentielle de la vie de la lumière existant ensemble — avec une puissance qui répand la vie par une puissance potentielle multipliante — établit en réciprocité le mouvement de l'abondance divisionnelle multipliant la vie — matérielle de l'épanchement — de la vie de la puissance qui par son abondance divisionnelle multiplie. — Et puissance potentielle de la puissance potentielle de la durée relative individuelle. — Et puissance potentielle comprimant l'existence élémentaire — puissance de l'existence élémentaire en réciprocité — multipliant la forme de l'épanchement matière en réciprocité de puissance potentielle de lumière — et puissance

potentielle mouvement circulaire organisant le mouvement — créant la durée relative du mouvement — réciproquant l'existence élémentaire en réciprocité individuelle de vie.

V. 22. — Et la puissance potentielle créant l'individualité — de la puissance potentielle de la vie de la lumière existant ensemble — avec une puissance qui répand la vie par une puissance potentielle multipliante — (établit) la puissance réciproque — la vie du but (de la forme) de l'épanchement matériel — puissance en durée relative de mouvement — épanchant le comprimant (l'agglomération) de l'existence élémentaire—multipliant l'individualité—de la vie de la puissance de toutes les abondances divisionnelles. — Epancha la puissance en durée relative de vie. — Et puissance potentielle créant la puissance de la vie —puissance de l'épanchement—fit vivre la puissance de toutes les abondances divisionnelles.

V. 23. — Et puissance potentielle puissance multipliant le mouvement — de la vie de la puissance de toutes les abondances divisionnelles — l'individualité en puissance réciproque — de la vie faisant paraître la matière multipliante — matérialisa toutes les formes — multiplia la matière déterminée à une forme multipliant la puissance potentielle — et créant la durée relative du mouvement — multiplia la création en durée relative de mouvement en la puissance potentielle. — Epancha le lien de la puissance réciproque — puissance potentielle comprimant le mouvement en puissance — de la puissance en durée relative de vie — assimilant la puissance potentielle — multiplia la

puissance de la puissance potentielle en durée relative — épancha l'agglomération en existence élémentaire de vie — liée à la puissance réciproque.

V. 24. — La matière épanchée — assimilant l'individualité — puissance potentielle matérialisée par le lien de la création — de la puissance de la puissance potentielle en durée relative — puissance réciproque — de la puissance créant la puissance potentielle de lumière — et puissance réciproque — de la puissance multipliant la lumière — et abondance divisionnelle créant l'agglomération (la compression) — créa la puissance en durée relative de réciprocité de lumière — Et vie puissance potentielle convertie en un convertissement — épancha la création en durée relative du mouvement — puissance élémentaire d'abondance divisionnelle.

V. 25. — Et puissance potentielle vie puissance potentielle en convertissement — en durée relative individualité de la puissance potentielle de vie multipliante — matérialisa le mouvement en convertissement multipliant toutes les puissances potentielles — fit vivre la puissance qui par son abondance divisionnelle multiplie — Et la puissance la durée relative en réciprocité de lumière — Et épancha la puissance en la puissance potentielle réciproque de la création en durée relative de convertissement.

SÉPHER. — CHAPITRE PREMIER

TITRE

Consommation, commencement et fin.	Désordre véhément, Nouvelle direction.

Emanation potentielle, mouvement inné.	Principe actif.
Essence réciproque des choses.	En puissance.

VERSET 1.

Emanation potentielle, mouvement inné.	Principe actif.
Essence réciproque des choses.	Emanations potentielles, mouvement inné.
Marche graduée, progression. — élévation.	Existence particulière.
Vie universalisée, puissance vitale de l'univers.	Rapport, lien mutuel.

Ame potentielle. | Fécondation élémentaire, | et principe actif, | Rapport, lien mutuel. | Existence évidente. | Mouvement de vibration.

VERSET 2.

Et | Existence évidente. | Mouvement.

La vibration.	manifestation de l'être absolu, affections pénibles.	Raison influente et sympathique des choses créant la vie.

Raison influente et sympathique des choses. |

Puissance et être et puissance d'être.	et mouvement violent et désordonné, feu central.	Enveloppement.

La matière première avec son énergie élémentaire.	se présente à la vue, apparaître.	Manifestant sa jeunesse et sa beauté.

Raison influente et sympathie des choses.	Consentement, assentiment, conformité.	Et
Rayonnant comme l'eau.	Emission de lumière, manifestation.	Elévation.
Existence particulière.	Vie universalisée. Puissance vitale de l'univers.	
S'étendre, envahir l'espace.	Protéger, couvrir.	Diffusion, sortie, mise en liberté.
La matière première avec son énergie élémentaire.	présente à la vue, apparaître.	Manifeste sa jeunesse et sa beauté.
Vie universalisée, puissance vitale de l'univers.	Manifestation universelle.	

VERSET 3.

Et	Les facultés potentielles des choses.	Envahir l'espace.
Elévation	Existence particulière.	Puissance vitale de l'univers.
La vie absolue manifestée, être éternellement vivant.	Manifestant l'être absolu.	
Appéta, passion compréhensible.	Lumière en mouvement.	
Et la vie absolue manifestant l'être éternellement vivant.	Manifestant l'être absolu.	
Appétence, passion concupiscente.	Lumière en mouvement.	

VERSET 4.

Et	les facultés potentielles des choses.	rayon רא

Elévation. | Existence particulière. | Puissance vi-
אל | הי |

tale de l'univers. | Lien mutuel ou substance même |
ים | את |

Existence évidente démontrée. | Lumière et mou-
חא |

vement. | Manifestation d'une force assimilante et
ור | כי

rayonnante. | Ce qui arrête; opposé de la résistance. |
טו |

Production sympathique, émanation. | Et | les for-
וב | ו |

ces premières des choses. | Existence particulière, sé-
ב | בד

parée. | Exhaustion, enlèvement. | Elévation. |
דל | אל |

Existenee particulière. | Puissante vitale de l'univers. |
חי | ים |

Désir de voir paraître. | Être individuel, manifesta-
בי |

tion particulière. | Existence évidente démontrée. |
וד | הא |

Lumière en mouvement. | Et | désir de voir paraî-
ור | ו | בי

tre. | Être individuel, manifestation particulière. |
יג |

Existence évidente. | Existence élémentaire, ardeur
ה | ח

interne ou feu latent. | Enveloppement, retour sur
חש | שכ

soi-même. |

SÉPHER. — Chapitre premier.

Consommation de la nouvelle direction de l'émanation potentielle, établie en principe actif dans l'essence réciproque des choses en puissance.

Verset 1. — L'émanation potentielle établie en principe actif dans l'essence des choses, augmenta son mouvement inné dans une proportion graduée,

s'éleva en existence particulière, puissance vitale de l'univers,

établit un rapport mutuel entre le principe actif, l'âme potentielle et la fécondation élémentaire,

et établit un rapport mutuel entre l'existence évidente et son mouvement de vibration.

Verset 2. — Et l'existence évidente agitée par son mouvement de vibration — manifesta son être absolu en sympathisant ses éléments. — Et par ce sympathisme s'établit en puissance d'être — et s'ouvrant comme un abîme par la force de la puissance d'être — et s'agitant dans un mouvement violent pour s'envelopper — se matérialisant par la force de son énergie élémentaire pour apparaître en manifestant sa jeunesse et sa beauté. — Elle sympathisa ses éléments pour les établir en conformité. — Et, rayonnant comme l'eau, elle s'émit en lumière — s'éleva en existence particulière au milieu de la puissance vitale de l'univers — envahit l'espace pour protéger sa diffusion — (et) matière première (développée) par son énergie élémentaire, elle apparut manifestant sa jeunesse et sa beauté, (et) puissance vitale de l'univers, se manifesta universellement.

Verset 3.—Et les facultés potentielles, envahissant l'espace — s'élevèrent en existence particulière, au milieu de la puissance vitale de l'univers — manifestant leur être absolu, ils manifestèrent leur être absolu pour appéter (attirer à soi) la lumière en mouvement — et êtres éternellement vivants ils manifestèrent leur être absolu en appétant (en attirant à soi) cette nourriture première.

FABRE D'OLIVET.

PENSÉE

Après avoir lu tout ce qui a été écrit, après avoir pensé tout ce qui a été pensé sur les sujets : Dieu et Ame, l'homme à qui il reste quelque bon sens se trouve en face de cette conclusion : que, sur ce sujet, la plus profonde pensée est celle qui ressemble le mieux au sentiment le plus superficiel.

(EDGAR POE.)





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

De la Vie supersensuelle

La Petite collection d'auteurs mystiques vient de s'enrichir d'un nouveau chef-d'œuvre dont nous voudrions parler aujourd'hui à nos lecteurs. On sait que l'œuvre touffue de Bœhme le cordonnier se divise en trois parties : dans l'une sont les grands traités théoriques ; dans la seconde, six traités exclusivement pratiques ; dans la troisième, les polémiques et les apologies. Les traités pratiques, réunis par les disciples du maître sous le titre de *Chemin pour aller à Christ*, ont été traduits à Berlin, en 1722, d'une façon scrupuleuse et archaïque, qui n'est pas sans charme et sans utilité pour la compréhension de l'auteur. C'est cette traduction dont un des fragments vient d'être réédité.

Cet opuscule est très simple ; ce n'est pas la simplesse charmante de l'*Imitation*, ce n'est pas non plus la simplicité énivrée d'extase d'un Ruysbroeck : c'est une pensée étrangère, qui habite un pays plus mystérieux que celle des hommes, mais qui conserve dans la bonhomie de son langage le reflet, invisible mais certain, des sentiments de sa patrie. C'est pourquoi

Bœhme est à la fois très facile et très difficile à comprendre : il faut trouver le joint.

La *Vie supersensuelle* est un dialogue entre le disciple et le maître. Le disciple cherche Dieu ; or Dieu est en nous, il est plus près de nous que n'importe quoi au monde ; c'est donc nous qui sommes loin de lui : si nous pouvions annuler pendant une heure notre volonté et nos sens, nous reconnaîtrions cela. Donc il faut se vouer à Lui, détruire la volonté propre et porter la Croix ; cela équivaut à quitter le monde et la vie. Ici prend place une des plus vigoureuses démonstrations de la vanité de la domination extérieure. Dès qu'on s'essaye à cette totale renonciation, s'en remettre à Jésus-Christ, appui toujours vivant, porte non seulement ouverte mais auxiliatrice; ainsi ce corps est dans le monde, la raison est sous la croix purificatrice, et la volonté dans le ciel, où habite le Saint-Esprit. Une repentance continuelle est nécessaire pour cela: abandonne ce qui t'aime et aime ce qui te hait. Il ne faut haïr personne, dit Bœhme, et volontiers il ajouterait, comme le mystique des bords du Gange : laisse seulement tomber la vie comme un vêtement trop lourd.

Toute la psychologie de Boehme se réduit à deux sentiments : l'amour et la haine, et elle est très forte de cette simplicité. Voyez comme il cultive le cœur, ce moteur central de l'homme ; ainsi que tous les organes, les matériels que tout le monde connaît et les spirituels que nous appelons des facultés, il se développe à l'entraînement : la période seule diffère. Les muscles, qui durent peu, peuvent être développés assez



vite; les forces magnétiques qui subsistent assez longtemps, demandent déjà plus de soins et de temps ; les forces mentales, encore bien plus ; quant aux forces cardiaques, il leur faut des siècles, à moins que la volonté de l'être soit tellement exaltée, que d'un coup il ne parvienne à mettre son cœur au delà de l'Illusion. Bœhme donc recommande de s'enfoncer une fois par heure dans la bonté de Dieu et dans les souffrances du Sauveur, au-dessus de toute raison ; si on pouvait rompre avec toutes les créatures, pendant une heure, ajoute-t-il, la volonté serait dans le ciel, le corps mourrait aux œuvres et aux passions, et recevrait un sens nouveau.

Ainsi, le point capital du système pratique de Bœhme est la conception et la culture d'un sentiment subjectif : l'amour. De la force plus ou moins grande de l'amour doivent découler les œuvres ; c'est le système opposé à celui des Jésuites qui dit : faites les actes de la foi et la foi viendra. Comment faire alors pour acquérir l'amour ? Quand on est dans l'angoisse, le désir de l'âme vers la lumière calme et rafraîchissante de l'amour ne fait qu'augmenter l'angoisse : ainsi Bœhme dit de ne pas chercher l'amour, parce qu'il fuit. On le cherche là où il n'est pas, dans une chose quelconque : or il habite le Rien, c'est-à-dire l'âme morte à sa propre volonté ; dans le Néant on le trouve : en d'autres termes il faut supposer le problème résolu. Tandis que l'exercice de la volonté propre est le lieu où opère la colère divine, les ténèbres et l'Enfer.

Ici le disciple, enthousiasmé, se décide à travailler activement, puisque nous avons en nous, à notre

choix, le Ciel ou l'Enfer; la mort ne fait que lever un voile et rendre plus libre dans l'âme la manifestation de ces deux états. Tout cela est très vrai : le paradis et l'enfer des théologiens sont une illusion; ils ne constituent pas un lieu; ils peuvent être partout; mais ils ne sont éternels qu'en eux-mêmes. Je veux dire que la damnation éternelle n'existe pas : il n'y a pas de créature condamnée pour toujours; mais là où il y a une création, il faut un enfer et un paradis.

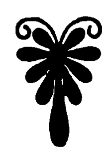
De même le paradis du théologien n'est qu'un paradis temporaire ; il n'est pas le royaume des Cieux : il est sur la terre et ailleurs, partout où il y a des gens heureux. Mais la véritable base de toutes ces idées est la réincarnation ; Bœhme ne la connaissait pas, ou du moins n'en parle nulle part ; il est donc très logique qu'il enseigne la doctrine commune : à la mort, l'âme est irrémédiablement sauvée ou perdue. Le jugement dernier, d'après lui, n'est que la réédition du jugement individuel, et l'élu y reçoit son ancien corps, mais guéri, transmué, spiritualisé. C'était aussi la doctrine des mystiques du dix-huitième siècle. Je penserais plutôt qu'un jugement n'est jamais dernier; il y a des jugements pour les individus, pour les nations, pour les continents, pour les planètes, pour les systèmes solaires, pour l'Univers entier : celui-ci seul peut être appelé jugement dernier. Il a lieu quand une création se résorbe, c'est-à-dire à des intervalles de temps immensément éloignés.

Mais tout ceci est secondaire. L'important pour l'homme, c'est de chercher la charité et l'humilité ; tout désir d'avancement personnel vers la gloire, la

richesse, ou même la science, sort du diable. C'est de la sorte que le combat de la vie est semblable à la combustion d'une torche allumée, dont la lumière ne resplendit que grâce à la mort de la résine : aussi quand la volonté propre meurt avec lutte et souffrance, la volonté de l'amour croît et se développe dans la Lumière de l'Unité.

Telles sont les idées principales contenues dans ce magnifique dialogue. Il se termine par une formule analogue à celle qui ouvre beaucoup d'œuvres rosicruciennes postérieures à l'année où il a été écrit (1622), mais antérieures à la première édition complète de Bœhme. C'est un tercet qui exprime le rôle du Père comme dispensateur de la vie, du Fils comme sanctificateur et donneur de grâces, et de l'Esprit comme agent de la régénération. Quelles que soient donc l'obscurité apparente de ces enseignements, ou la difficulté des premiers pas, ne nous arrêtons pas à ces obstacles illusoires, puisque nous savons par expérience que celui qui demande du fond du cœur reçoit certainement.

SÉDIR.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE FEU SACRÉ

I

LE TEMPLE

Il le déposa sur une table légère et haute, et l'ouvrit. Les lettres étaient noires, de forme ogivale. Le papier jaune se teintait de nuances où l'on reconnaissait les apparences de la fumée et de la flamme. Le lecteur psalmodia :

« Je te salue, Ignis, Agni, l'agneau de feu, Ormuz, Osiris, Mithra, qui te manifestes par Yama, la foudre, et par Athéné, l'éclair. Père de Phoibos et d'Héphaistos! C'est à toi seul, sous des noms divers, que les hommes rendent hommage, à toi seul, au dieu soleil ! »

Un répons courut l'auditoire religieusement attentif :

« Soli deo, deo soli !

« Je te salue, toi qui nais et meurs au solstice, et sors du sépulcre le troisième jour, Adonis, Adonaï, Jésus, dieu du bûcher et de la croix. Dieu miséricordieux et cruel, Moloch réclamant des victimes, Tau-

reau de bronze aux flancs ardents, œil qui luis au centre du triangle et de la flamme qu'il résume, ange apparu dans le buisson. Je tournerai les regards vers l'Orient où tu triomphas sans cesse, et d'où tu montes vers le zénith, pour succomber à l'Occident. De ta chûte, la mer glorieuse s'illumine jusque dans ses profondeurs. Les peuples glauques et sombres que récèlent ses abîmes ont, chaque soir, ta révélation. Sur tes traces étincelantes vont les peuples et l'humanité.

« Je tournerais les yeux vers l'Occident où tu fuis pour aller porter la vie au delà. Les veilleurs guettent ton approche, et les montagnes sont couronnées des temples qu'on te consacre, ô Hélios, saint Hélie! Soleil levant, qu'entoure un cortège des heures en robe rose, versant de leurs mains des fleurs de joie. Flamme du foyer sur la terre, éclair, astre dans le ciel, feu qui consumes les offrandes et feu divin qui les reçois, ombre de la cause ineffable, ombre aveuglante pour les yeux mortels. Toi qui naquis de deux mères, et qui as pour tombe ton berceau. C'est à toi seul que nous devons croire et que nous voulons sacrifier. A toi seul, au dieu soleil! »

La voix du récitant s'imprégna de ferveur. Il demeura ensuite silencieux.

Les parfums versés sur les coupes d'airain et les charbons rouges surgirent lentement en épaisses torsades blanches de fumée, vers la voûte, comme les colonnes d'un temple irréel.

Une voix différente continua :

« Et je salue aussi, parmi les hommes, le trouveur de feu, Prométhée!

« Quel injuste oubli déroula son suaire sur toi, le père et le créateur?

« Ce fut un crime de vouloir posséder le dieu. Avait-il vraiment fait l'homme dans une heure de colère, qu'il se soit irrité de ton vol? Mais incline-toi devant sa fureur jalouse, car il t'a permis de garder le lambeau de manteau, pourpre et or, que tu dérobas. Tout ce qu'il veut est juste et bon. Il ne t'a pas enchaîné sur ton rocher pour l'éternité. Le choc du glaive fait jaillir du rocher une étincelle, et tu remontes vers le dieu perpétuer ton souvenir par les lampes qui veillent devant les différents autels. Adam véritable, tu retrouvas le feu sacré par le premier Adam perdu. C'est ton histoire que content tous les livres sybillins.

« O Prométhée!

« Nous avons été les esclaves des nuages et du vent. Rappelle-toi la vie humaine avant l'invention du feu. Mais c'est lui qui vint assouplir les formes courbes du fer pour les armes et la charrue. La terre donna le blé. Autour du foyer voici la famille qui s'accroupit et se crée. La flamme creuse les arbres, et le premier navire est à flot. Qu'il emporte l'humanité! Elle a conquis la face de la nuit. Quand le Dieu disparaît dans la pourpre décroissante de l'horizon redevenu bleu, au lieu d'invoquer la pâle lune, ou les déesses obscures par des incantations, nous suscitons, pour lui rendre hommage, les ombres luisantes du soleil.

« Lampe!

« Flambeau vacillant du mineur qui s'enfonce, par



les souterrains en pente, dans le pays de l'air lourd.

« Lampe du travailleur courbé, la nuit, sur le feuillet blanc ou sur la page du livre. La lumière est dans son âme, comme elle est autour de lui.

« Lampe de l'amour que Psyché, peureuse, approche de l'Inconnu !

« Étincelle venue de là-haut, quel poète aux ouvrages dans la nuit fabuleuse évanouis, a dit l'émoi haletant, à la première ondulation de ta flamme bleue?

« Lueurs de l'été cachées au creux des vieux arbres, et que nous en faisons surgir, comme les bergers antiques, en frappant deux caillous blancs, faisaient apparaître, rieuse, hors du chêne centenaire, une nymphe aux cheveux dorés...

« Prenez les hommages dans vos mains, comme des guirlandes en roses rouges, et remontez vers le dieu soleil. »

Cependant le silence régna de nouveau. Mais il fut troublé. Des bruits indistincts vinrent de la porte. On entendit des gémissements et des sanglots. Tous dirigèrent les regards vers...

« L'adoration du feu », dit une voix.

Les parfums des coupes fleurèrent la myrrhe et l'aloès. Une fumée odorante embrumait la salle et pressait les cœurs. Les flambeaux luisaient sous un voile. Un étourdissement religieux suffoqua presque les assistants, et dans l'atmosphère, où s'enlaçaient des lueurs rouges et passagères, les yeux fatigués furent prêts à voir les formes les plus étranges, par la fantaisie de l'évocation.

Cependant les sanglots continuaient de l'autre côté



du mur. Ils étaient mêlés de plaintes d'extase. Une pitié nouvelle semblait supplier pour être reçue. Le grand prêtre se dirigea vers l'entrée et le visiteur.

Et la porte s'ouvrit et un homme parut. Vieillard aux membres tors, à la figure grimaçante, sillonnée de rides profondes, il évoquait les suprêmes limites de l'âge. Ses allures étaient soudaines et bizarres. Une robe noire, à manches larges, ceinte d'une corde, habillait mal un corps nabot, en disproportion avec la tête énorme, couverte de cheveux gris. On eût dit, à voir encore le regard de ses yeux verts, d'un véritable gnome sorti du royaume fantastique. Il est certain que des envoyés du monde voisin vivent au milieu de nous. Toute la personne du vieillard inspirait l'effroi.

On le vit descendre les marches avec des heurts, sautant gauchement de l'une à l'autre. Il ne pouvait s'aider aux murs. Ses mains étaient cachées sur sa poitrine dans un pli de sa robe. A gestes rampants, tournés de côté et d'autre, il vint jusqu'au milieu de la salle. Chacun de ses mouvements s'accompagnait des mêmes sanglots, marques de folie ou d'émotion. Mais, tout à coup, parvenu au centre de la ligne courbe formée par les initiés, comme au point réel d'un foyer, il se redressa et fut presque auguste. Son bras se dégagea des plis de la robe, et, dans ses deux mains levées et jointes, les jeunes gens aperçurent un objet menu qui luisait.

Au milieu des sursauts éperdus et des acclamations, Jean Derève, aidé par un sourire de son compagnon, sentait les impressions actuelles s'identifier avec un

souvenir disparu. Il connaissait le talisman que tenaient haut les doigts crispés. C'était la pierre de feu. Curieux de choses occultes, il s'était amusé du récit comme d'une poétique légende. Mais on devait y croire maintenant.

Nul joyau n'approche pour la beauté d'un morceau de braise ardente. Le rouge est la couleur du sang et de la vie. Mais les pierres précieuses sont pareilles à de belles mortes. Si le feu ne pâlissait pas et ne tombait pas en cendres, mais s'il pouvait demeurer tel qu'il est au sein du foyer, ce serait le plus éclatant rubis. Aucun rajah de l'Inde fabuleuse n'en posséderait de semblable dans ses trésors. La tradition voulait qu'on acceptât l'existence d'un de ces impossibles joyaux.

Un minéral dont la nature n'avait pu être exactement déterminée servait de prétexte à tout ce culte, et d'ailleurs sa réalité mystérieuse n'était pas en contradiction avec les suppositions nouvelles que la science stupéfaite voit chaque jour se vérifier. Les propriétés des corps diffèrent. Cela veut dire que chacun recèle et dévoile une forme de l'énergie. Il en est qui sont lumineux. D'autres pourraient, avec l'éclat, produire une constante chaleur. Au milieu des adorations et des précautions rituelles, on gardait la pierre de feu découverte par un bohémien, dont l'imagination poétique aurait pu faire un messager du soleil. Car, de l'éclat du plus beau rubis, elle était encore un perpétuel charbon ardent. Elle brûlait sans se consumer, et son rouge qui passait du vif au sombre, pour la joie diverse des yeux, n'était pas un symbole menson-

ger. Feu visible, à son approche toutes les mains, et celles du plus pieux, devenaient profanes. On ne pouvait pas plus la saisir qu'un tison dans le brasier. Elle était intangible comme la flamme, comme la foudre et le mystère. C'est la qualité religieuse, pour notre personne de chair. Et certes, avec l'amour de l'extraordinaire, qui est de l'homme, un pareil objet, mieux que les fétiches de bois ou de pierre devait susciter l'étonnement. Il n'en a pas toujours fallu autant aux peuples pour faire un dieu.

On pouvait la rapprocher de la pierre philosophale, ou du charbon posé par un ange sur les lèvres de Moïse. Le talisman, suivant la légende, avait été conservé dans un sanctuaire des Indes, sous l'abri d'une châsse de granit creux, taillée en forme triangulaire pour signifier le feu pur que représente la pyramide, puis, à la suite de quels voyages, transporté en Europe. Un fidèle, un des derniers descendants sans doute des adorateurs asiatiques, gardien de l'occulte tradition, jaloux de l'exposer aux regards de ses frères, et d'en faire l'occasion de cérémonies, avait entrepris de sertir le joyau dans un chaton de métal. Il convient que toute idole puisse être présenté par le prêtre, au-dessus de la foule prosternée, pour recevoir les prières et les vœux. La découverte du métal capable de retenir la pierre sans être altérée par le contact avait demandé la patience et les jours de toute une vie. Maintenant, celui-là même qui s'était consacré à ce soin pieux, élevait dans ses mains un ostensoir léger, du milieu duquel elle jetait ses feux durables alentour. Mais à captiver le talisman dans

son cercle de métal, par les heures de peine religieuse, les mains de l'ouvrier, brûlées d'une glorieuse brûlure, avaient été déformées et mutilées. On disait qu'il ne pouvait plus s'en servir pour un autre usage que de tenir l'ostensoir en un serrement définitif. Noires et tordues, elles gardaient les marques indestructibles des blessures faites par le dieu.

Cependant, aux gémissements ininterrompus du vieillard, s'unissaient les invocations de tous les assistants. Les uns, debout par la salle, en pose extatique, semblaient défier l'idole. D'autres, écroulés sur leurs genoux, la tête ensevelie sous le manteau, sanglotaient éperdument. Des appels se croisaient dans toutes les langues, car, sans doute, en la ville moderne, s'étaient retrouvés des initiés venus des régions les plus diverses, unis par une même foi. La scène devenait tragique. Les fumées rouges ondulaient, faisant apparaître, au hasard des volutes, des corps en des attitudes étranges, pareils aux formes que l'on rêve pour un enfer souterrain. Le grand-prêtre, assis dans sa chaire, au milieu de cette houle humaine, demeurait immobile, les yeux sur la pierre et le vieillard. Il représentait, en vision fugitive, le maître morne du sabbat que l'on voit dans les anciennes estampes, le menton sur la main, le coude au genou. Les jeunes gens, interdits, et comprenant que ces hommes ignoraient désormais la présence des étrangers, redoutèrent quelque évènement imprévu. Comme ils s'étaient refugiés près de la porte, ils la virent s'entr'ouvrir, et la silhouette de Lucia fit une ombre. Elle es appela d'un signe au dehors.

Quand ils furent dans le vestibule, elle referma derrière eux la porte, à travers laquelle montaient maintenant des clameurs. On traversa de nouveau les passages étroits et tournants. Jean Derève et Saint-Maur parvinrent en la salle où ils déposèrent leurs manteaux rouges. Puis Lucia les conduisit, dans l'écho diminué des voix lointaines, vers le seuil et l'extérieur. Elle les salua d'un sourire et du même geste de silence. Ils eurent l'étourdissement d'un subit contraste. Des arbres de tous les verts, après la fumée des parfums, s'agitaient sous la brise. Le soleil naissait dans la fraîcheur, et ce fut une joie légère de respirer, tandis que, du paysage, la brume montait pour s'évanouir impalpable comme un autre encens, vers le disque rouge à l'horizon.

II

CONSEIL

L'appartement qu'habitait Jean Derève était dans une rue paisible. Il était meublé de livres, de flambeaux et de sièges commodes plus propres à la rêverie qu'au travail. Des tapisseries claires couvraient les murs, où l'on ne voyait aucun tableau. Peut-être que des images précises, placées éternellement sous les yeux, arrêtent de façon redoutable prisonnière la fantaisie. Ceux que les lignes oppriment évitent la

vision continuelle du même dessin. Toute forme trop présente les envahit et les tyrannise. Du moins, si l'on doit se résigner à vivre entouré par la suggestion, faut-il qu'elle soit exquise. A défaut de liberté, on accepte un esclavage doré. Tel se laisserait influencer, d'après l'état d'âme, par Boucher, Goya ou Léonard de Vinci. Mais la médiocrité de l'existence contemporaine permet ce luxe à seulement quelques rares privilégiés, que d'autres soucis nécessaires empêchent de s'en réjouir. Et si les tableaux sont une ombre du réel, les reproductions ou copies sont l'ombre d'une ombre ; le charme ne va pas si loin. Il ne faut point parler de choses vulgaires. On peut accepter en face de soi, pour les minutes de repos, la domination, sur le mur, d'une vierge au chaste regard, ou, sur un fût de colonne, la hantise d'une bacchante au beau corps. Il est triste de lever des yeux soumis vers une caricature ou vers un contour inharmonieux. Le seul décor pour l'artiste modeste doit se superposer au panneau vide, qu'il peuple de figures peureuses ou de paysages, à son gré. Deux ou trois miroirs comme ornement introduisent aussi l'au-delà. Les cadres dorés sont les mêmes. Les miroirs ouvrent, il est vrai, une porte bizarre sur l'inconnu. On n'ose pas trop s'y regarder, quand on est seul, de peur de s'apercevoir qu'on n'est plus seul. Les larves astrales se réfugient de l'autre côté du mur, dans l'appartement irréel qui reproduit, avec une exactitude un peu satanique, puisqu'à rebours, tous les détails de celui-ci. Quelle appréhension d'apercevoir, en la clarté penchée des bougies, une autre figure que la nôtre !



Comme il faut être attentif à prendre les nécessaires précautions ! L'invisible nous envahit par toutes les fenêtres ouvertes. On peut utiliser les miroirs magiques pour communiquer à distance. Mais les glaces claires sont hantées. Il vaut mieux supposer que l'or du cadre est le même que celui des tableaux, et faire passer dans l'appartement une silhouette heureuse de femme vivante. Chaque miroir devant lequel évolue sa grâce, devient, en la recevant au passage, le chef-d'œuvre fugitif d'un peintre inconnu.

Saint-Maur et Jean Derève étaient assis à côté d'un feu de braise, dont la matinée un peu fraîche se réchauffait. Les ombres de la flamme dansaient au plafond, comme des danseuses noires sans pesanteur. Et tous les deux, aux intervalles d'une conversation lente, fixaient les yeux sur le foyer, où les charbons entassés et rouges dressaient de bizarres architectures. D'autres fois ils dessinaient des figures d'un seul trait, une lutte de gnomes épars et grimaçants, changés en de nouveaux soudain par l'écroulement des braises. Il n'est pas étonnant que la divination par le feu soit une pratique usuelle. Tout homme observa les choses merveilleuses qu'on y découvre. Mieux que sur le plâtre des vieux murs, avec en plus la couleur intense et le relief, on peut créer dans la flamme les formes qu'on veut.

« Ne songez-vous pas, dit Saint-Maur, à devenir un des prophètes qui prônent le culte du feu ? Quel souvenir avez-vous gardé, et quelle impression, de votre visite au sanctuaire ? Vous regardez vers la cheminée avec un air d'initiateur. »



Son ami secoua la tête.

« Il faudrait, pour m'aviser de persuader les autres, que je fusse moi-même persuadé. Mais je ferais un pauvre hiérophante, balbutiant les paroles sacrées, d'une bouche timide et d'un cœur peu sûr. Puis, chacun doit être à soi-même son propre initiateur. Les plus savants ne peuvent que nous avertir de prêter l'oreille à la voix qui parle en nous. Cependant, je vous remercie de m'avoir fait pénétrer dans un cercle mystérieux. On n'est pas obligé de croire pour admirer la foi des autres, et je pense qu'il est nécessaire de multiplier les expériences pour trouver un jour la vérité. Mais je suis un chercheur sceptique, et‘ comme l'Hermotimos de l'admirable Lucien, j'ai bien peur de ne pouvoir parvenir au sommet de la montagne. C'est grand dommage. Il me plairait de savoir quel temple s'y dresse, et quel dieu définitif y manie la foudre. A ce défaut, ma nonchalance arrêterait volontiers sa marche au seuil de quelque sanctuaire à mi-hauteur, avec des joueuses de flûte et l'ombre des arbres près d'une source. Mais les épicuriens sont de pauvres gens. Ce sont des vaincus volontaires enlaçant leurs chaînes de fleurs. La joie facile me paraît difficile à accepter. Homme prétentieux, je veux le bonheur. La vie usuelle et calme, dépourvue d'inquiétude, ne suffit pas à me contenter. Dites-moi, vous que je suppose un maître dans l'art méritoire de régler ses opinions et sa vie, à quoi faut-il croire pour être heureux ?

— A rien et à tout ?

— Admirable réponse dont je soupçonne, sans en

être sûr, le sens profond ! Peut-être, demeurant dans le domaine du raisonnement, voulez-vous dire que tout est vrai, et que les théories différentes ne sont que des points de vue divers. Est-ce au contraire un conseil pratique ? S'agit-il d'arriver à cet état bizarre où l'âme, comprenant de plus en plus, perd l'étonnement et la faculté de s'émouvoir ? Admettons que ce soit le but. J'ai l'appréhension d'une vérité désolante, que l'expérience m'a confirmée. Tout ce qu est désirable n'est beau qu'avant d'être possédé. Ce n'est pas une idée neuve, mais nous ne faisons pas autre chose, entre la naissance et la mort, qu'accepter d'abord les proverbes, et percevoir ensuite, au cours de l'expérience, leur soudaine exactitude et leur sens réel. Le misérable qui envie les riches ignore que, s'il parvient à la fortune, il la verra non plus avec les yeux d'un pauvre hère, mais avec ceux de l'homme opulent qu'il sera, dès lors, devenu. Il faudrait, absurdité, posséder les choses avec l'âme d'un qui ne possède pas. Les saints ont réalisé cette antinomie, mais c'est dans un autre sens. Notre joie ne dépend plus, au regard mélancolique ainsi qu'à l'heureux, de ce dont nous sommes devenus les maîtres. Posséder, c'est dominer, c'est être au delà du désir. Et la félicité que je cherche, ne sera plus, trouvée, la félicité.

— Il n'est pas démontré, dit Saint-Maur, que le but de la vie soit le bonheur, ou, du moins, qu'il n'y ait qu'un seul bonheur. Vous supposez chez tous les hommes, pour simplifier, les mêmes aspirations que chez vous, et la même impuissance à réaliser une

forme d'existence convenable. Mais, d'abord, la disposition dont vous vous plaignez n'est qu'exceptionnelle. Et, en outre, on doit savoir en tirer parti. Il y a diverses demeures dans le temple de la sagesse. La marche des individus est aussi personnelle que leur démarche. Certains, dès l'adolescence, ont pris, lentement et sûrement, les gestes définitifs. Ceux-là s'accoutument, après chaque étape, aux changements nécessaires. Ils sont pareils à des voyageurs assis dans l'auberge, sous l'ombre d'un arbre, et qui se disent qu'ils viennent d'ailleurs et vont ailleurs. Le temps du relai suffit grandement. On changera les chevaux, et le postillon va boire. Nos voyageurs connaissent les haltes futures. Ils savent qu'à tel âge, ils auront telle parole, telle attitude, telle assurance vaine dans les discussions. Nul d'eux ne ressent l'inquiétude, aux approches de la maturité, d'évoquer les cheveux blancs d'un jour à venir ou de comparer les impressions actuelles avec celles que son enfance éprouva jadis, dans un étonnement et l'angoisse de ce qui a disparu. C'est le troupeau paisible et banal, marchant à la suite de l'heure comme derrière un berger connu. Successivement ils acceptent de revêtir les divers costumes et de paraître dans le suivant acte, rôle su, masque approprié. Ainsi, dans les pièces antiques, le comédien, aux dernières scènes, prend une figure de vieillard.

« Mais pour d'autres, quelle différence! Leurs jours se succèdent trop vite. A peine avaient-ils vu se lever l'aube, qu'ils ont déjà peur de la nuit. Contraste étrange, leur enfance dure plus longtemps. Ils nais

sent toujours aux mêmes surprises, et la répétition quotidienne du spectacle n'émousse jamais leurs sens. Leur âme, au contraire, sort de chacune de ces rencontres comme d'un bain de fraîcheur, qui les rend plus capables de frisson. Ils ne pensent pas qu'un mystère incompréhensible, pour se renouveler à chaque battement de cœur de la vie, soit moins incompréhensible. Ce sont des enfants éternels. Les autres, si promptement habitués et raisonnables, naquirent vieux. Et malgré, vraiment, l'universelle amertume, ne vaut-il pas mieux voir l'existence comme un tableau toujours imprévu ? Le seul bonheur auquel atteindre ne serait-il pas d'avoir des yeux pour qui chaque forme serait neuve, des lèvres à qui tout baiser serait le premier ?

« Je ne parle que de ceux-là. Ils ont, au plus haut degré, la faculté de réaliser une vision plus désirable, s'ils veulent ainsi. Car le seul art est l'art de vivre. Vous vous plaignez de la possession, et l'attente vous semble meilleure. L'effort vous paraît inutile car le résultat vous désenchante, parce que vous ne savez pas que la joie est dans l'effort. N'avez-vous jamais eu l'orgueil d'entreprendre et celui de réussir ? Le développement de l'activité porte en lui-même sa récompense. Il faut marcher au but pour l'atteindre, mais surtout pour se rendre compte qu'on peut marcher. Le reste n'est qu'une récompense légère, comme les couronnes de feuillage. L'essentiel est d'avoir manifesté. Ceux qui créent des rêves pour les exprimer par la musique, la parole ou la couleur, ne font que projeter au dehors leurs impressions intérieures. Ils



ont des pensées pareilles à des fantômes issus de leurs corps, et s'en allant errer comme le double égyptien à travers le vaste monde. Elles sont exposées à des rencontres parfois exquises que leur créateur ignore presque toujours. Il vit cependant en elles et, d'ordinaire, se soucie peu de l'art dans sa propre vie. Mais le visionnaire vrai ne songe pas à écrire des poèmes ou à tracer des lignes dans la couleur. Devant ses yeux se déroule un spectacle inusité. Une pièce tour à tour pantomime, drame, opéra-comique ou légende, se joue pour lui. Il est comme un prince de Bavière assis, morne et seul, dans la salle du théâtre peu éclairé. Il ne peut confier sa peine, après une scène tragique, ou sa joie, quand l'amoureux chanta merveilleusement, qu'aux fantômes chuchotant derrière les fauteuils vides, ou s'accoudant avec un rire aux loges béantes. Au revers des portes et dans les couloirs s'impatiente la valetaille, et les courtisans, qui s'honorent d'une clef brodée dans le dos, mettent l'oreille pour entendre un lambeau de pièce, ou l'œil pour voir furtivement leur prince bien-aimé. Ils n'entendent rien des paroles non plus que de la musique, et le prince reste seul.

« Mais je choisirais bien d'être, au lieu de ce pur contemplateur, un qui saurait créer lui-même le spectacle qui l'amusât. Le rêveur est à la merci de la sensibilité, s'il ne sait la diriger. Qu'il soit philosophe volontaire, car la valeur de l'homme se mesure à celle de sa volonté. C'est le seul dieu, le dieu mobile. Quand elle n'est pas la force brute d'un conquérant ou d'un coureur, mais s'accompagne d'intelligence,

l'homme devient capable de guider ses propres vœux. Il est le maître de l'existence et compose, avec ses actes, ses émotions et ses attitudes, un poème ayant l'étrange supériorité d'être vivant. Que de gens vous connûtes, avec des dons rares, se plaignant de n'avoir jamais connu le bonheur ou la certitude. C'est qu'ils ont attendu le bonheur sous l'orme, au lieu de marcher au devant de lui et de le créer en marchant. On s'en aperçoit souvent trop tard, nous ne recevons en naissant que la matière de notre existence. A nous de lui donner la forme, apprentis devant qui l'on pose un bloc de cire égal pour tous. Mais les uns émiettent le bloc de cire, ou l'abandonnent avec paresse. D'autres le modèlent patiemment, et sous leurs doigts charmés voient éclore un vase aux lignes légères ou la statue de la beauté. C'est nous qui faisons notre vie et nous pouvons faire un chef-d'œuvre, si nous voulons. Mais combien, par la nonchalance, d'heures divines irréalisées ! On n'a pas à se décourager, cependant. Tous les hommes ne prennent pas à la même heure pleine possession d'eux-mêmes. Il en est qui savent avec certitude, et dès le premier jour, ce qu'ils veulent. Chez d'autres, la personnalité est plus lente à se dégager. Ils se connaissent plus tard. Je croirais volontiers que la loi du progrès est semblable partout. Celui qui n'arrive à être soi qu'après de longues années peut conjecturer que sa vie sera plus longue. Le milieu de l'existence n'est pas au même moment pour tous. Une jeunesse tardive s'accorde mal avec la vieillesse prématurée. Il en est de nous comme des plantes. Un chêne est



encore naissant et frêle qu'un arbuste a fini ses jours. Aussi ne vous plaignez pas d'arriver maintenant à l'heure de la connaissance et de l'inquiétude. Vous vivrez très vieux. Mais il ne faut plus perdre le temps.

— La volonté, dit Jean Derève, n'est peut-être pas égale chez tous. Je trouve juste que les actifs possèdent seuls le royaume, à l'encontre de celui de Dieu, qu n'appartient qu'aux patients. L'homme intelligent n'est jamais complètement paresseux, je l'accorde aussi. Mais certains sont mieux partagés. La flamme qui brûle dans les âmes a-t-elle toujours la même ardeur ?

— Je pourrais vous répondre, répondit Saint-Maur, que votre différence importe peu. Il suffirait que chacun réalisât sa puissance. Vous ne demandez pas au passereau de voler aussi haut que l'aigle. L'abeille, sa ruche construite, a le droit d'être aussi fière que l'architecte qui bâtit le temple d'Ephèse. Chacun fait pour le mieux s'il atteint son idéal. Cette réponse ne me satisferait point. Il s'agit d'être analogues, pouvant prétendre au bonheur égal, et ne différant que par l'énergie. Le mot puissance a deux sens. Il désigne l'ensemble des facultés, et ensuite, plus spécialement, l'art de les développer. Or, songez que la volonté, de toutes les facultés, est la plus capable d'éducation. Il n'est pas d'initiation qui ne repose sur ce principe. Faible, on peut la fortifier, et, fausse, la redresser. On a le choix de vouloir, ou de s'abandonner aux jours qui passent, comme un fétu de paille au courant d'un fleuve. Ne raisonnons

pas d'après les fétus. Il existe, pour assurer la personnalité hésitante et lui permettre de savoir dans quel sens elle doit aller, des moyens fort différents. Les routes sont nombreuses. Mais retenez que le principal du voyage est de se décider au voyage, et de savoir qu'il faut partir. Le reste est l'affaire des indicateurs. Notez que je suis platonicien. Connaître le bien et se résoudre à l'accomplir ne sont qu'un. C'est déjà beaucoup de se complaire à l'exercice de la volonté, et de la prendre comme un jeu. Soyez sûr, que par l'intérêt évident et bien entendu, nous dirigerons ce jeu de la façon la plus favorable. On s'aperçoit vite, une fois l'attention, des ressources insoupçonnées que l'on possédait. Le plaisir de cette reconnaissance est infini ; nous sommes tous, plus ou moins, comme des magiciens enfants, qui s'amusent de la baguette, ou l'abandonnent oisivement, tant qu'ils n'ont pas découvert sa charmeuse vertu.

« Ceux dont l'énergie est insuffisante font appel aux adjuvants. Enumérez les drogues et les poisons. Les effets sont différents, mais l'impulsion donnée est la même. Nous sentons décroître en nous, suivant les heures, la force vitale indispensable au développement de notre moi. Ou, le cas se présente, nous sommes nés avec une atonie qui rabaisse toutes nos manifestations. Notre marche ordinaire exige les soirs particuliers aux coureurs. Alors intervient le rôle de l'artificiel. Il est délicat à déterminer. Des proportions dépendent les résultats déplorables ou bienfaisants. Voltaire prenait soixante-quatorze tasses de café par jour. Cette excitation fut nécessaire mais exagérée. Il

est permis d'expliquer par elle sa fureur froide, et son talent peu naturel.

« Une bonne pharmacopée serait un livre utile, qu'on n'écrira pas. L'auteur, en tout cas, ne saurait être un médecin. Car les médecins ont le souci de faire durer la vie humaine et nullement celui de l'utiliser. A peine soupçonne-t-on les secrètes harmonies entre la nature et l'homme, et ce qu'il peut emprunter de fluide au monde inférieur pour s'élever à celui d'en haut. Les végétaux nourrissent le corps de chair ; leurs essences, le corps astral. A discuter sérieusement de semblables théories, il est évident que l'on se ferait passer pour fou. C'est dans l'ordre. Il en fut toujours ainsi. Et cependant je dois croire, qu'à l'absorption des elixirs ou des extraits, c'est l'âme des plantes qui passe en nous et nous étonne parfois. Le sang spirituel se forme par la même alchimie que le corporel. L'étude exacte de ces phénomènes et de leurs lois fait partie intégrante de la magie, qui n'est, elle-même, en son tout, que la science de la volonté.

— Ne croyez-vous pas, objecta Jean Derève, qu'il y ait d'autres méthodes pour agir ? Je loue ceux qui se font un jeu de développer leur volonté. Je comprends, sans les approuver, ceux qui demandent l'inspiration nécessaire à des breuvages maudits. Il est pourtant des philtres plus nobles, l'ambition, l'amour, le dévouement. Une idée, quelle puissance n'a pas une idée ! Les grands volontaires furent ceux qui marchaient à la suite de leur rêve, dans la joie absolue et la confiance qu'ils marchaient vers la vérité. Une route n'existe pas sans un but. J'ai toujours regretté

pour ma part, de n'avoir pas une croyance, quelle qu'elle fût, et j'ai fait tous mes efforts pour accepter le pari que les jansénistes ont inspiré à Pascal. Vains efforts ! Que m'importe qu'une doctrine soit avantageuse à suivre. La seule chose que je demande, c'est qu'elle soit vraie. Avec ardeur, convaincu, je me serais dévoué. Mais les jours sont uniformes et dénués de prétexte à l'héroïsme. Le temps est venu, cependant, où je devrais commencer à vivre, si je ne veux pas mourir sans avoir vécu. J'ai l'âge terrible de l'homme. Celui de la femme est tous les jours. Voici qu'on est un homme jeune, mais qu'on n'est plus un jeune homme. En attendant que l'on devienne un homme encore jeune, ce qui est la fin de tout.

« Si je me retourne vers les heures actuellement écoulées, non seulement je n'ai rien fait, ce qui serait peu de chose, bien que mon faible effort perdu importe à l'humanité, mais je n'ai pas su être heureux, et cela seul est important. Je me suis laissé bercer par l'accident, comme par une vague changeante. Que de joies à côté desquelles j'ai passé sans le savoir ! Joies purement sensuelles, pour la plupart. Ce sont celles que je regrette le plus. Des visages souriants me torturent dans le passé. Et je revois mon existence comme une pantomime falote jouée en de successifs décors.

« Les villes !

« La première est une vieille cité sarrasine, close de remparts. On s'y massacra jadis, au nom des patries et des religions. Mais, aujourd'hui, les chemins de ronde sont plantés de beaux platanes oisifs. Les rues étroites et tordues serpentent vers la vieille cathédrale.

Des statues noires et des chapelles grillées dans le mur sont au croisement des rues. La maison était au fond de la cour. J'y ai vécu mes premières heures, une éternité. Quelle image pour les visions futures, que la première maison ! L'escalier large était à rampe de fer. Et ma mémoire qui monte s'arrête, au milieu de cet escalier. Un grand arbre sur la façade à côté d'un banc de pierre. L'arbre a été abattu avant que je sois parti. Sur l'autre face de la maison, le jardin, étroit et triste. Une porte aux lourdes barres s'ouvrait sur la rue transversale. C'est là que j'ai construit le cadre pour tous mes rêves à venir, et que j'ai connu des émois dont le souvenir m'épouvante encore aujourd'hui. J'entends, quand je me recueille, le son des cloches dans l'après-midi, et je vois les gens du dimanche, leur livre doré en main, se diriger pour les vêpres vers le portail.

« L'autre ville était au bord d'un grand fleuve, d'où le brouillard montait tout l'hiver, laissant à peine deviner le halo jaune des réverbères voisins. Sur le boulevard, dans l'ouate, roule une voiture. Ah ! voici le marchand d'images. La devanture est fermée. Un balcon et ses fers forgés rappellent sans cause à la mémoire telle matinée de mars.

« Une main de grande personne tient la mienne en haut. Les magasins ternes des rues plus étroites annoncent le quai. Il y a là des poulies au-dessus de larges baies dans le mur. Le sol est glissant et noir. Puis, le fleuve, avec ses berges vivantes. Du soleil traverse la brume. Les matelots venus de loin fument de courtes pipes sculptées. Les vergues des navires se balancent horizontalement. Le pied se heurte à de

lourds anneaux scellés dans les dalles. Je songe déjà aux voyages que je ne ferai jamais, aux pays lointains et calmes où je n'aborderai pas.

« Et la dernière est une cité populeuse au bord de la mer, avec des couleurs et de la joie que j'ignore. J'ai grandi. Je suis à l'âge odieux ou divin de l'adolescence, odieux pour moi. L'âme spontanée et charmante qui fut la mienne est morte par une mauvaise éducation. Des hommes vulgaires m'ont enseigné la vie avec des formules qu'eux-mêmes ne comprenaient pas. Je ne connais pas la route pour aller vers le bonheur et je suis dans une angoisse qui fait pitié. Mais je sortirai du tombeau.

«Des impressions visuelles méritèrent de survivre. Il y avait la mer et la plage, où je sais bien que je reviendrai quand je serai las des choses. Tout cela fuit comme une vision lointaine que je me rappelle pourtant avoir été si présente. L'existence est un jeu fou.

«Maintenant, et depuis longtemps, je suis arrivé dans la ville au beau fleuve bordé de remparts. Je soupçonne des réalités dont l'ignorance avait fait tout mon malheur. Et je cherche éperdument, voulant vivre, tandis qu'il est temps encore, la formule de la vie. »

« Saint-Maur sourit. Vous la trouverez. Il est utile d'avoir vécu pour savoir. Ce n'est que par l'expérience multiple que l'on arrive à l'unité. Vous comprendrez que les choses n'ont, par elles-mêmes, aucune valeur, qui mérite qu'on s'en émeuve, et que la vision est tout. Il n'y a rien d'absolu, mais seulement des rapports. Le milieu actuel vous paraît sans

doute le plus favorable à créer votre harmonie, j'y consens. Mais tout dépend de cette harmonie. Votre âme seule est réelle, et le reste ne doit exister que selon votre volonté. Ne croyez pas que le monde soit par lui-même tel qu'il se révèle et le soit nécessairement.

« Il faudrait si peu de chose pour bouleverser un ensemble qui nous paraît usuel. La vie des hommes est la même dans des siècles différents, parce que les différences ne sont rien. On mange, on dort, on aime, on se dispute les places, il y a des riches et des pauvres, des commerçants, des avocats, des entremetteuses, aujourd'hui exactement comme à l'époque de Ramsès ou de Néron. Nous vivons suivant la coutume et nous posons le pied dans les traces laissées par ceux qui nous précédèrent, comme les chars antiques passaient dans les rues au fond des ornières de granit. Mais faites ce rêve d'une humanité différente de la nôtre par un détail essentiel. Vous verrez ce qui s'en suivra, et que tout sera changé. Supposez que l'on ait pris l'habitude, cela peut se supposer, de vivre la nuit au lieu du jour. Rien, dans la civilisation, ne serait semblable à ce qu'il est. Des gens, il est vrai, réalisent en partie cette existence, et se couchent à l'heure où d'autres se lèvent. Mais ce n'est qu'une exception et que discrédite la pensée de l'anormal. Nous avons tous eu la notion, rentrant à l'aube, au sortir de quelque soirée, que notre passage à travers les bandes tristes de balayeurs et d'ouvriers hâtifs était furtif et honteux. Déjà, cependant, il paraît permis, à mesure que les lumières deviennent meilleures,

de prolonger la soirée. Les penseurs aiment le silence que fait autour de leur veille la ville endormie. Et ce n'est pas uniquement pour le plaisir et la folie que les lampes sont allumées. Il y a un progrès sur les temps antiques où l'homme s'endormait avec le jour. On pourrait plausiblement soutenir ce paradoxe que les lumières intellectuelles deviennent plus vives à mesure que les autres. Le nombre des lampes et leur clarté ne seraient pas indifférents dans le jugement que l'on doit porter sur la valeur mentale d'un peuple ; mais, encore, je ne veux pas suivre ce raisonnement.

« Non plus que celui possible à déduire du soleil vraiment disparu, car ce serait admettre la fin de tout. Nous gardons l'hypothèse pure d'une humanité vivant la nuit et se livrant au sommeil le jour, d'après des principes établis. Je me tiendrais volontiers à quelque raison religieuse ; un peuple, dévot au soleil, regarderait comme sacrilège de l'affronter. Le crépuscule serait l'aube noire où la terre s'éveillerait, pris l'un pour l'autre les deux angelus. Les lueurs du matin seraient douces aux yeux du travailleur fatigué. Les heures seraient changées des peines et du plaisir, et l'on verrait des amoureux s'adresser des aubades au clair de soleil. Ou ne considérez que l'importance pour tout ce qui est de la nuit. L'art d'éclairer devenu le premier de tous. Il ne faudrait pas, en effet, compter sur les étoiles ou sur la lune, à la merci des nuages et du mois. Quelquefois, seulement, trop peu souvent pour la joie populaire, une belle nuit claire ferait les promeneurs se répandre à travers la cam-

pagne. Mais je vois mieux des hommes silencieux, errant parmi les rues sombres aux carrefours étincelants. Des phares prodigieux versent sur les maisons lointaines leurs blanches ondes obliques. Peut-être les passants ont des vêtements noirs. Peut-être cherchent-ils à vaincre, par la splendeur des étoffes, l'obscurité d'alentour. Mais certaines couleurs n'existent plus, et l'existence d'une couleur est parmi les choses essentielles.

« Quelles idylles neuves et tristes, au bord des sources couvertes ou dans le profond des bois ! Le laboureur, allant, aux falots, jeter le blé sur les sillons, aurait l'air d'accomplir un rite funèbre. La joie ne serait plus celle d'aujourd'hui. Car, n'en doutez pas, l'âme changerait. Attendez-vous à des vertus et à des péchés nouveaux. On trouvera juste de lapider et de mettre en croix un homme qui sera allé cueillir une rose en plein soleil. Aujourd'hui l'acte d'amour est un crime honteux. L'incohérence est la même et les deux idées se valent. La sottise aurait d'autres gestes et le nombre des erreurs serait pareil. Peut-être aussi l'humanité aurait fait un pas de géant sur la route du progrès. Elle n'aurait pas approché du but. Le possible est illimité. Mais nous verrions des choses étranges. Les conjectures sont amusantes et prouvent le relatif.

« Vous vivez donc au milieu d'un monde qui n'a pas une forme nécessaire et qui pourrait être différent. C'est que son apparence dépend du hasard et de la rencontre, et qu'elle n'a rien d'essentiel. Vous pouvez déjà trouver le calme, en acceptant d'être le dilettante

qui sourit et passe et ne se laisse pas émouvoir. La constatation peut aussi vous conduire à des visions plus hautes, si vous imaginez que sous les apparences folles persistent des lois immuables qui se manifestent de toute façon. L'humanité dont je parlais tout à l'heure évoluerait dans un cadre étrangement autre, mais ses idées primitives n'auraient pas changé et ses passions seraient humaines. Sous les formes les plus éloignées, l'existence est identique et n'est relative qu'à l'absolu, qui est dans notre pensée. Toutes les lois se ramènent à l'unique, bien ou mal interprétée. Vous pouvez construire votre vie d'après votre forme. Si vous connaissez la loi, vous serez semblables à des dieux, car vous créerez à volonté le monde où vous devez vivre. Je suis sûr qu'il existe un mot magique, une formule de transmutation philosophale, une clef de la science obscure. Les sphinx que l'Œdipe immortel rencontre aux étapes successives ont dans le regard le même sourire et taisent le même verbe. Quel est-il et quelles murailles tombent à le prononcer au seuil du trésor? Ceux qui le cherchent dans les livres ne le trouveront jamais, tandis que des enfants et des femmes insoucieuses le prononcent et ne le reconnaissent point. Laissez que je vous rappelle une légende que vous avez lue déjà. Elle a plusieurs sens et plusieurs morales qui se touchent étroitement. Le symbole en est grandement accru. Supposez que je la conte pour le seul plaisir de la conter.

« Le vieux roi venait de mourir. Son règne avait été célébré dans toute l'Asie, car il gouvernait ses peuples avec prudence et autorité. Et il laissait, en mourant,

une vaste bibliothèque, la plus vaste qu'on eût jamais vue, pareille, sans doute, à celle que le marin des mille nuits découvrit sous la montagne mystérieuse, et que, d'un bout de l'année à l'autre, illuminaient les flambeaux. Le prince héritier monta sur le trône et il fut épouvanté. Car il n'avait pas de plus vif désir que de posséder la science et conjecturait qu'elle devait être entière dans les volumes à lui laissés. Nul doute que son père y eût puisé le secret de la sagesse et du bonheur. Il convenait donc de les lire tous, pour avoir une connaissance entière, mais les jours de dix centenaires n'eussent pas suffi. Comment, d'autre part, faire un choix ? Il soupçonnait que, s'il laissait un ouvrage de côté, ce serait celui, précisément, contenant les principes indispensables et les plus utiles vérités. Le premier ministre fut appelé à lui donner un conseil. C'était un vieillard à barbe blanche. Il secoua la tête :

« Sire, dit-il, quand Sa Majesté votre père m'investit de sa confiance, j'étais un pauvre berger. Un jour que le roi s'était égaré, à la suite de la chasse, il me demanda son chemin, et je lui fis des réponses qui lui permirent de supposer que j'étais un homme de sens. Il me nomma son premier ministre, comme vous avez ouï dire qu'il se passait autrefois. Je n'ai guère trouvé, depuis, le temps de parfaire mon instruction. Je sais gourmander un intendant qui vole le trésor public, et je donne l'ordre de couper la tête à ceux qui troublent le pays. C'est ma science. Je regarde comme louable, cependant, le désir que les autres ont de s'instruire. Mais il me semble que dans

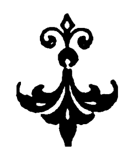
tous ces livres, il doit y avoir bien du fatras. Faites convoquer votre académie. Elle est composée de gens remarquables et oisifs. Et commandez-leur de vous rédiger le plus bref résumé possible de ce que la bibliothèque enferme d'essentiel. Ainsi vous ne prendrez que la fleur, et vous aurez peu de temps de perdu. »

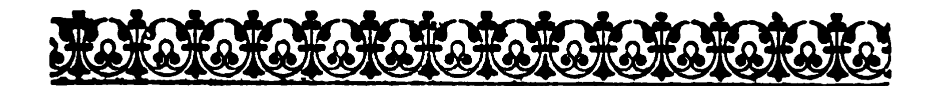
Le roi trouva l'idée admirable, et passa incontinent au cou de son serviteur le seul grand cordon qu'il n'eut pas encore. Puis il fit venir les sages et leur confia son projet. Ceux-ci ne manifestèrent pas un enthousiasme excessif. Après avoir présenté, cependant, les objections nécessaires, ils se mirent au travail.

(*A suivre.*) G. DE LAUTREC.

PENSÉE

Nous sommes des Dieux : si donc nous adorons des Dieux nous nous adorons aussi nous-mêmes : et le précipice se creuse à nos pieds.





COMBAT

Savoir. Oser.
Vouloir. Se taire.

Dédié à J. des Esseintes.

Prenez garde, ô vous que l'Adversité
Sur le chemin bleu de mes espérances
Ainsi que des éperviers a postés :
Je ne cède pas devant la souffrance.

Je *sais*, quelle que soit votre valeur,
Hommes ou Choses, comme on devient maître.
D'un long combat voici qu'a sonné l'heure,
Et pourtant je viens seulement de naître.

Je *veux* : mot magique qui brisera
L'une après l'autre toute résistance.
Je *veux* : et chacun de vous tombera
Comme un vain fantôme sans consistance.

J'oserai vous braver, vieux Préjugés
Et toi Foule brutale et grossière.
Je vous ai pesés ; vous êtes jugés :
Je vous balaierai comme la poussière.

Je me *tairai*, à l'excès dédaigneux
De vos dires : vous êtes la Matière.
Pour détruire vos projets haineux,
Il me suffira d'un peu de Lumière.

MARC D'OLCETTE.

L'Amour d'après l'Occultisme

Nous reproduisons ici, d'après le Spiritualisme moderne, *une très intéressante conférence de notre ami et collaborateur Edgar Jégut : on y verra, non pas une érudition creuse de termes étranges, mais une belle philosophique construite grâce à une science kabbalistique qui a le haut goût de se cacher.*

(*N. D. L. R.*)

Le mot Amour pourrait être comparé à la fameuse langue d'Esope. Il sert à dénommer, par corruption, c'est le cas de le dire, les plus grossières des passions et les émotions spirituelles et cardiaques les plus hautes.

Il sied ici que nous en parlions en êtres humains, qui ne peuvent pas encore se débarrasser de tout lien charnel, mais qui essayent d'orienter leurs aspirations vers une conception toujours plus noble des possibilités de la vie. Ce n'est donc ni de l'Amour-plaisir, ni de l'Amour-passion que nous avons à dire, en tant du moins que l'Amour ne serait que passion et se tiendrait exclusivement dans la région sensorielle, mais de l'Amour-sentiment et de l'Amour-devoir.

Si nous voulons définir notre objet, il nous apparaîtra que c'est l'apôtre Paul qui nous fournit la plus claire à la fois et la plus large définition. « L'homme, dit-il, n'est que par la femme et la femme n'est que par

l'homme. Et l'un sans l'autre ne peut rien. » Une telle parole donne, en effet, toute l'ampleur qu'il faut à la compréhension que nous devons avoir de l'Amour. Ce n'est plus le passager plaisir, ce n'est même plus la jolie bluette sentimentale, ou, du moins, c'est encore cela — car nous sommes sur la terre — mais avec quelque chose de plus haut, de plus grave et de plus total. C'est toute la vie de deux êtres qui savent que leur Amour les épure et les conforte et qu s'unissent pour les joies, mais aussi pour les épreuves et les reponsabilités. Nous nous en tiendrons donc à la définition de saint Paul, sans toutefois nous interdire de la commenter par d'autres, lorsqu'elles nous paraîtront vivantes, comme celles-ci que l'on trouve dans un grand poète, qui fut aussi un grand idéaliste, Victor Hugo. « Les choses sont noires, dit-il, les créatures sont opaques : les aimer, c'est les rendre lumineuses. » — Peut-être que, si l'on fondait ensemble les paroles de l'Apôtre et celle du Poète, on aurait résumé toute la philosophie de l'Amour. Et ainsi nous nous ferions une idée complète du plus impérieux des sentiments, en disant que, tristes, faibles, hors d'état de progresser quand ils s'éloignent l'un de l'autre, la femme et l'homme se grandissent, se fortifient et s'illuminent par l'Amour, et que l'illumination et la force acquises sont d'autant plus grandes et génératrices de plus hautes conséquences pour l'ascension de notre personnalité supérieure dans l'immense périple des Vies Futures, que c'est surtout cette personnalité, ce qu'il y a en nous de plus pur, qui aime et est aimé !

Mais, dira-t-on, peut-on espérer trouver souvent un tel degré de sublimité dans l'union de deux êtres humains. Ayons la résignation de ne pas trop l'espérer, mais ayons le courage résolu de tendre de toutes nos forces vers cette élévation. Croire l'avoir atteinte ne pourrait passer que pour un orgueil puéril, mais y renoncer ne serait que lâcheté.

Ici même surgit la question et surgit le problème le plus souvent douloureux de notre inaptitude à aimer, à être nous, autant qu'au fond de nous-mêmes nous le désirons le plus sincèrement. Qui ne s'est reproché un

mot, un acte d'égoïsme, dont la conséquence fut fatale à deux personnes, parfois. C'est dans ces retours sur soi, dans ces examens de conscience, où la pureté, la clarté de l'AME, alors NUE, ne fait que mieux ressortir les nuages qu'ont créés les mouvements inconsidérés de notre *personnalité transitoire terrestre*, que l'on juge avec le plus d'impartialité et les actes et les paroles, et que l'on conçoit vraiment combien tout ce qui constitue le *moi* d'aujourd'hui s'oppose à ce que se manifeste la bonté, pourtant réelle, qui végète plus ou moins obscure, mais qui *est* en chacun de nous.

L'Amour pris au sens strict de l'union de la femme et de l'homme dans le double but de fonder la famille terrestre et de développer des sentiments qui dépasseront la vie actuelle, et par de là le tombeau serreront plus encore les liens de la fraternité des âmes, l'Amour, disons-nous, peut et doit être considéré comme la base, le fondement unique de la progression des êtres. Quand un moment arrive où, de toute certitude, il emplit deux esprits et deux cœurs, ce moment est celui de l'envol de deux êtres vers la lumière, et s'il nous était donné d'entendre les harmonies, d'apercevoir les clartés de ces âmes, c'est alors que les autres choses et les autres êtres nous paraîtraient sombres, et opaques, et discordants.

Mais, puisque nous désirons de toutes nos forces, puisque nous *voulons* aimer, être bons, qui donc ou quelle fatalité impose des entraves à notre élan et bride de ses ironies les désirs purs, les émotions ingénues. Hélas! Ceux que la méditation, l'expérience et l'enseignement traditionnel ont instruits sur les graves préoccupations qui nous assaillent, touchant la destinée humaine, ne le savent que trop: cette fatalité sort de nous-mêmes, ces ironies sont filles de notre orgueil. Nous étouffons la bonté sentimentale sous les vêtements, sous les fausses parures de l'Egoïsme et de la Vanité, nous nous cachons les uns aux autres sous ce que les cabbalistes appellent les *Ecorces*. Il en résulte que nous ne pouvons nous *connaître* tels que nous sommes et par conséquent nous aimer. Car l'Amour est union, possession, fusion, c'est-à-dire connaissance de deux âmes.

Nous est-il donné de nous débarrasser de ces *écorces?* Oui, mais par un long labeur, durant lequel il ne faut pas espérer ne point rencontrer de défaillance de nous-mêmes, de ne pas aussi nous heurter aux passions de qui nous entoure. Après tout, ce n'est pas d'atteindre tout de suite le résultat qui importe, mais d'orienter constamment si nous le pouvons, le plus souvent possible à tout le moins, nos efforts vers le mieux. Ainsi l'Amour, l'union d'Adam-Eve constituera le premier échelon de la grande réintégration.

Si nous interrogeons la plus haute philosophie de l'occulte, c'est-à-dire la Cabbale, nous y trouverons l'explication de ces inaptitudes du cœur que nous déplorons dans la vie présente, comme les plus efficientes de nos causes de souffrances; mais nous y trouverons aussi ce que l'on pourrait appeler la science du sentiment-Amour, et en quelque sorte la claire vue des résignations nécessaires et des efforts requis pour ce premier accomplissement de notre être.

On sait que dans sa magnifique unité la Cabbale rattache à un seul point primordial le processus vital dans lequel nous avançons péniblement aujourd'hui. Ce point c'est la chute. c'est le péché adamique fauteur de l'éparpillement des existences, de la dislocation des fraternités, de la division. Sur ce point il y aurait beaucoup à dire. Généralement la partie traditionnelle qui touche à l'Adam-Kadmon a été si mal comprise, même par beaucoup de spiritualistes, qu'on a pu, dans certaines revues généralement mieux inspirées, lire qu'il est imbécile de croire que Dieu pouvait nous charger des fautes commises par le premier homme. Cette manière d'exposer la grande synthèse cabbalistique prouve seulement qu'il est préférable d'avoir assuré ces informations avant de se prononcer, et désirable d'avoir compris avant de tenter d'expliquer. Pour le moment, il ne nous est pas loisible de nous étendre sur ce sujet, trop long et trop important et qui vaudrait d'être développé à part. Qu'il nous suffise, puisqu'enfin il est nécessaire de le dire, que l'Adam de la Cabbale n'est pas le bonhomme de l'Histoire sainte racontée aux petits enfants, et rentrons dans notre étude.

Le péché adamique, disions-nous, est la première cause de la vie matérielle. Adam-Kadmon ou Adam céleste est, dit la Cabbale, devenu Adam-Protoplastes ou l'Adam du plasma formatif de la vie, conçue avec comme support la matière. Mais Adam-Protoplastes restait encore *un*, et il faut à nouveau le péché, c'est-à-dire la continuation s'accélérant de la descente dans la matière, pour que dans cette unité se produise la scission et que la substance adamique s'essaime et se particularise en un nombre indéfini d'individualités, et, à proprement parler, des individualités que nous sommes. C'est ce second péché, suite, corrélation du premier, que l'on connaît sous le nom de péché de l'Arbre de la Science. Encore ici il sortirait de notre sujet de tenter un commentaire explicatif des assertions ci-dessus présentées : nous devons accepter comme donnés ces points de départ, qui au reste ont reçu dans les ouvrages où chacun peut les trouver, les éclaircissements nécessaires. Ce qui nous intéresse et fixe notre objet, c'est que de cet éparpillement en personnalités multiples date la vie telle que nous la vivons. L'unité fragmentée en myriades d'étincelles cherche à se reconstituer, et la première ébauche de reconstitution se formera par l'Amour c'est-à-dire par l'union de deux étincelles de polarités, — dans la vie des sexualités, — différentes.

Au moment où l'Adam-Protoplastes s'égrène ainsi, la Cabbale l'appelle l'Adam-Belial. Ce moment est précisément celui qui se rapporte au passage de la Bible où il est dit que Adam et Eve (Chawah) eurent honte de leur nudité et furent recouverts de peaux de bêtes. Or, ces peaux de bêtes ne sont autre chose que ce que la Cabbale nomme les écorces. Les écorces, ce sont les impuretés du péché qui viennent recouvrir, habiller, en quelque manière, chacune des étincelles dissidentes et la rendre méconnaissable à l'étincelle voisine, elle-même recouverte et changée. Comme le péché paraît bien être l'acte triomphant de l'égoïsme, du désir de s'individualiser, de se créer un champ d'action différent de celui de ses semblables, et naturellement un champ de jouissance exclusif, nous conservons le droit de dire

que c'est l'égoïsme qui tue l'Amour, puisque l'Amour est le contraire de la restriction et ne vibre qu'en force expansive.

Mais, si l'égoïsme apporte la loi, qui nous paraît maintenant naturelle, de créer des centres partout et par fractionnements indéfiniment multipliés, si chaque parcelle de vie tend à se faire centre, à s'individualiser, à être un noyau, il n'en est pas moins vrai qu'une force au moins égale à la force égoïste agit dans l'ensemble de l'Univers. Nous l'avons appelée la force d'expansion, qui, résidant et travaillant dans tous les centres, les plus imperceptibles, les oriente vers la recherche de leurs semblables. La loi de rapprochement se manifeste d'autant plus visiblement que l'on remonte l'échelle des êtres, et elle paraît avoir son plein développement dans l'humanité. Les fils et les filles d'Adam-Ève, les étincelles jadis unies, aujourd'hui dissociées, se recherchent avec une ardeur que rien ne lasse, même pas les tentatives infructueuses ni les essais décourageants. Une âme est liée à une autre âme. Ce sont les âmes-sœurs. Tout le problème d'une existence consiste à essayer de retrouver cette autre moitié de soi-même. La recherche peut se poursuivre dans une série d'incarnations successives, et voilà pourquoi nous voyons en réalité assez rarement de très belles et très pures amours.

Que l'on comprenne en effet que deux âmes-sœurs peuvent ne pas être au même point de l'évolution, que l'une peut regresser par sa faute et devenir indigne du bonheur de recevoir la sœur tant désirée. Enfin les écorces nous cachent aux yeux les uns des autres. Qui sait, monsieur, c'est peut-être cette prostituée, cette pauvre déchue à qui vous avez jeté un peu d'or, qui était votre âme-sœur. Et vous, madame, peut-être ce hère aviné, qui vous faisait peur ce soir dans la rue, vous retrouvera plus tard après l'effort accompli. Il ne faudrait pas croire que nous exagérons. Les deux exemples que nous avons donnés sont possibles, et si nous les avons pris extrêmes, c'était justement pour ne pas que le lecteur se créât trop d'illusions sur la facilité des rencontres sororales parfaites.

On peut élever une objection et dire qu'il serait presque impossible de réaliser un nombre au moins encourageant d'unions bonnes sur terre, si notre théorie cabbalistique était acceptée. Heureusement la réponse est facile. Et, d'abord, la sororité des âmes n'implique pas la perfection. Il est donc possible que les deux âmes se rencontrent et s'unissent un nombre considérable de fois ; mais que, masquées par les écorces et frappées d'imperfections, elles commencent d'abord par se donner mutuellement des souffrances qui agiront en mode de feu purificateur et les prépareront aux unions plus conscientes et plus nobles. Enfin la cabbale nous enseigne encore qu'à défaut de l'âme-sœur, dont l'évolution ne s'actionne pas sur le même plan momentanément, nous rencontrons des âmes qui esseulées aussi, délaissées dans l'instant pour le même motif, s'unissent à nous et de telle sorte que le fardeau de la vie nous paraisse moins lourd. Ces âmes sont, cabbalistiquement de même racine, de même famille que la nôtre. Il n'y a pas de mariage de racine à racine différente.

Dans le premier cas — qui apparaîtrait plus fréquent qu'on ne le croit, si l'on savait regarder la vie — les deux âmes montent côte à côte la route de l'Idéal et, quels que soient les maux dont l'un et l'autre s'accablent, elles goûtent, dans de trop rares moments, le charme suprême de l'Amour.

Dans le second, c'est plutôt l'amitié familiale qui intervient. On pourrait appeler, en quelque sorte, cette union un mariage de raison aimable. Il se présentera sous la forme d'un amour à qui ne font défaut ni la satisfaction des sens, ni le confortable d'un bon petit sentiment raisonnable, mais qui, à vrai dire, n'emplit pas le cœur.

Il nous paraît d'ailleurs devoir, dans la succession des incarnations, être une sorte d'intermède seulement. Le désir si puissant doit, le plus souvent, à quelque état qu'elles se trouvent, et pour peu que des points de contact leur soient un tant soit peu laissés, ramener les âmes-sœurs en face l'une de l'autre. Sous quel aspect ? A quel moment de la vie ? Ceci reste un point qu'il ne

serait peut-être pas impossible de résoudre. Mais il nous entraînerait dans une analyse des possibilités de l'existence actuelle peut-être bien complexe et qu'il vaut sans doute mieux remettre à une autre étude.

EDGAR JÉGUT.

Bibliographie

PETITE COLLECTION D'AUTEURS MYSTIQUES

DE LA VIE SUPERSENSUELLE, par JACOB BÖHME

I

« Jacob Bœhme, écrit Sédir qui l'a profondément étudié, ne mérite pas la double réputation qu'on lui a faite de folie incompréhensible ou de sublimité absolue. Il est très clair, profond et lumineux quand on l'a compris, mais, pas plus qu'aucun homme, il n'a la vérité unique, la science totale. » Néanmoins, il a vu des merveilles et a été plus loin que beaucoup dans les profondeurs de l'Infini. La lumière éblouissante de la Trinité Sainte l'a frappé. Aussi, bien que ses théories offrent à mon point de vue des aspects que mon interne ne s'assimile pas, je suis persuadé que la Petite collection d'auteurs mystiques vient de donner au public spécial qui la lit un véritable joyau, et j'accepte avec plaisir de le lui présenter.

Cette *Vie supersensuelle* est, en somme, d'une lecture facile à tout étudiant en mystique et on n'y rencontre presque aucun des termes spéciaux qui sont souvent des obstacles invincibles pour beaucoup de cerveaux occidentaux. On y retrouve les points principaux de la doctrine de Bœhme : la trinité dont l'activité est la nature essence, la sagesse, *sophia* etc. La chute d'Adam causée par la Volonté propre, et la régénération s'ac-

complissant par suite en immolant le moi, en abaissant consciemment sa Volonté, sa raison, devant l'Immense puissance d'En-Haut, non pour les perdre, mais pour les retrouver éclairées, illuminées par la Lumière Divine. Je vais maintenant essayer, comme je l'ai déjà fait pour d'autres ouvrages de cette collection, de développer, en quelques pages, les enseignements contenus dans ce petit livre, ou du moins ceux que j'aurai pu y apercevoir.

Le mystique est, à mon sens, et avant tout, expérimental. L'action est indispensable dans une étude réellement vivante et les différents degrés de la voie mystique ne seront parcourus que par l'action. La lumière réelle n'est pas dans les livres, fussent-ils d'un vrai prophète (1). Elle est en nous, et nous ne pouvons la retrouver qu'en *vivant*.

Aussi, plus notre cœur s'ouvre à l'amour universel, plus nous nous oublions pour les autres, plus nous comprenons l'inutilité des livres de la Science mentale et plus nous découvrons de sens dans les livres réellement écrits avec l'Amour et par l'Amour. Le plus grand profit que nous puissions tirer du petit livre de Bœhme sera donc d'essayer d'y découvrir quelques conseils pratiques, utiles pour la vie de chaque jour.

II

Prouvons d'abord ce que la mystique appelle l'abandon de la volonté propre. Bœhme en fait aussi le fondement de sa doctrine, et il explique que si on ne désire rien on est libre de tout et qu'il faut rendre entièrement à Jésus « son vouloir et ses désirs » tellement qu'on ne veuille rien qu'en Lui. Et c'est en effet peut-être la chose la plus importante en mystique, car si on est arrivé à ne vouloir que ce que veut celui qui nous a placé sur cette terre, tout, la foi, la confiance abso-

(1) Les Évangiles eux-mêmes ne contiennent pas la Loi tout entière.

lue, le pardon, le calme, tout s'en suit naturellement. Rien ne peut plus atteindre celui dont le seul désir est de s'unir de plus en plus au centre afin que toujours plus de bonheur, de joie et de lumière divine passent par lui pour s'écouler sur ses frères malheureux. Pour arriver à cet état, que faut-il faire ? Hors de moi, vous ne pouvez rien, dit Jésus (Jean, 14, 5). Demandons-lui donc souvent qu'il nous aide à nous détacher peu à peu des choses où nous avons mis notre volonté. Que chaque jour de notre vie se brise un des liens nombreux qui nous attachent à la terre. « Vous ne serez prêt pour le ciel, disait un jour un vrai maître, que lorsque tout vous sera égal. » La nature ne nous fait passer dans un appartement que lorsque nous ne le connaissons pas encore. Quand une chose nous est indifférente, c'est que nous l'avons expérimentée. Réciproquement, les choses nous seront égales dans la mesure où nous aurons soumis notre volonté. Notons ici une chose importante, c'est qu'il ne faut pas que cela se fasse par insouciance ou indolence : ce serait une vraie mort spirituelle. Si par exemple quelqu'un nous insulte gravement et que cela ne nous émeuve pas, il faut bien nous examiner pour savoir qu'elle est la vraie raison de notre équanimité. Cela peut être par orgueil, par faiblesse de caractère ou par indolence. Dans ce cas, cette insulte se renouvellera jusqu'au moment où nous la supporterons par amour, par indulgence pour notre frère et par confiance envers Dieu. Ainsi, soutenus par la prière, nous ferons chaque jour un peu de ces entraînements pratiques, nous apprendrons que notre volonté n'est quelque chose que lorsqu'elle est en harmonie avec la Volonté Divine. Du reste le résultat de cette lutte quotidienne sera dès cette vie l'acquisition d'un trésor inestimable, cette paix du cœur incompréhensible pour ceux qui ne l'ont pas sentie en eux. Un autre enseignement pratique que je suis heureux de rencontrer dans la *Vie supersensuelle*, c'est le suivant : « Comment pourrais-je trouver le chemin le plus court pour aller à Dieu ? » demande le disciple, et le maître répond : « Marche là où le chemin est le plus rude, embrasse ce que le monde rejette, ne fais point ce qu'il fait. » J'ai entendu

exprimer la même vérité sous une autre forme. Quand vous hésiterez entre deux choses, faites celle qui vous coûte le plus, vous êtes sûrs de ne pas vous tromper. En effet, ne pouvant, n'ayant pas assez de force en nous pour avoir de l'indulgence pour les autres et pour nous, ayons-en au moins pour nos frères, soyons sévères pour nous-mêmes, nous serons dans la voie. Si une chose nous coûte, faisons-là, non comme l'entendent les catholiques, par mortification, mais parce que ce sera une occasion de diminuer notre volonté propre, notre ipséité, selon le terme de Bœhme. On le voit, comme je le disais en commençant, tout se réduit à abandonner notre égoïsme, notre moi, et forcément alors l'amour augmentera en nous. Avec lui la confiance et la foi entreront dans nos demeures intérieures pour les préparer à la venue du roi de gloire.

Le disciple de Bœhme s'inquiète aussi beaucoup et craint de passer pour fou aux yeux du monde, et il prend une conduite en tout opposée à celle du monde. Le maître lui apprend qu'il recevra en échange de cette souffrance un trésor si précieux que nulle bouche ne saurait le nommer. A ce sujet je voudrais répéter un enseignement qui m'a été bien souvent donné à moi-même : c'est la nécessité de la discrétion. Il est bien évident qu'il y a des cas où se taire serait une lâcheté et où l'on doit braver les moqueries et les sarcasmes s'il y a un devoir à accomplir.

Mais, en règle générale, le mystique doit garder la plus grande réserve et ne laisser soupçonner à aucun profane le degré d'ascension spirituelle où il est parvenu. Ainsi la prière doit se faire dans la solitude et on doit prendre ses précautions pour ne pas être dérangé. Prier, c'est faire le bien, et le bien doit se faire dans l'ombre. Souvenons-nous aussi que celui qui fixe le soleil à midi est aveuglé par l'excès de lumière. De même la part de vérité que nous pouvons connaître n'est pas bonne pour tous. Il y a bien des esprits pour qui elle paraîtrait l'erreur. N'oublions pas combien il a fallu une marche lente, combien de précaution pour que notre propre esprit puisse supporter la paix de lumière à laquelle il est parvenu. Soyons donc prudent dans le

monde. Attendons pour donner ce qu'on nous a donné que nous nous trouvions devant une âme prête à recevoir un peu de lumière. Habituons-nous à être discrets, peut-être à un moment serons-nous obligés de porter un secret que pas même un mouvement, une expression de physionomie ne doivent laisser soupçonner.

J'ai dit en commençant que bien des côtés de l'enseignement du sublime cordonnier me semblaient peu faciles à comprendre et même contraires à ce que j'ai pu connaître de vérité jusqu'à présent. Je ne veux ici parler que d'un seul de ces points. Bœhme emploie souvent l'expression colère de Dieu. Par ce mot il entend peut-être sa justice. Mais il a pourtant été écrit que le Père n'a jamais jugé personne; Dieu est amour et rien qu'amour. Le mot punition ne devrait pas être employé. Il n'y a que la conséquence stricte de nos fautes. Et encore ne payons-nous jamais toutes nos dettes. Un sourire du Christ, selon une belle expression de Papus, nous en enlève une grande partie d'un seul coup.

Tous les vrais maîtres parlent de la pitié, de la Miséricorde Divine et disent que la Bonté du Père est inépuisable et que nous ne pouvons même pas nous en faire une idée. Cette théorie de la colère me paraît donc un point faible de la doctrine de Bœhme.

En terminant ce trop court aperçu du nouveau petit livre, qui vient s'ajouter à ceux déjà parus dans la collection des auteurs mystiques, je vais citer quelques pensées glanées au cours de ma lecture. Puissent-elles inspirer à beaucoup d'étudiants le désir de méditer le bon Bœhme.

***

Si tu peux garder pour une heure le silence dans ton vouloir et tes sens, tu entendras les paroles inexprimables de Dieu.

***

Trois choses sont nécessaires pour parvenir dans le fond supersensuel : la première que tu adonnes ta volonté à Dieu; la deuxième que tu haïsses ta volonté; la troisième que tu te soumettes à la Croix.



Pour parvenir à la repentance, abandonne ce qui t'aime et aime ce qui te hait.

*
* *

Ce qui te paraît maintenant difficile, tu l'aimeras dans la suite le plus.

*
* *

Après la mort, l'âme n'a pas besoin d'être transportée en enfer ou au ciel. Elle les a auparavant en soi.

Toute volonté propre sera livrée au règne des ténèbres au jour du jugement.

*
* *

Tout zèle qui, dans ce temps de combat, ne procède pas de l'esprit du Christ et qui ne cherche pas uniquement la charité mais son propre avantage, est destiné pour les ténèbres et sera séparé du Christ : car, dans le ciel, tout sert à Dieu, son créateur dans l'humilité.

PHANEG.

Mme ALEXANDRE MOREAU. — *Lumière et Vérité.*

Excellent résumé de la doctrine spirite, prise dans son essence, c'est-à-dire de cette philosophie idéaliste, si profonde et si puissante, appuyée par des faits étranges, si pleins d'enseignement, mais qu'on a, hélas ! tant dénaturés. Depuis sa naissance, en effet, le spiritisme a été modifié, dévié par les élucubrations de nombreux auteurs, trop « emballés ». L'imagination qui a occupé une trop grande place chez les expérimentateurs a remplacé la déduction, qui seule peut donner l'explication des manifestations nouvelles des forces de la nature, à l'étude desquelles l'homme s'est voué. Aussi les contradictions n'ont-elles pas tardé à devenir choquantes, et la division est-elle rapidement née au sein de ces interprétateurs de mystères qui se sont dénommés eux-mêmes « spirites ».

Mme Moreau n'apporte pas de nouveau système, elle ne dévoile pas de nouvelles découvertes ; elle se contente d'insister sur celles déjà faites et commentées, en tâchant d'en faire comprendre la signification par de nombreuses adaptations. Elle nous montre un spiritisme logique, une philosophie rattachée aux sciences naturelles, et en particulier à l'astronomie, que les Anciens considéraient comme la synthèse des sciences humaines.

Lumière et Vérité est un livre de science, auquel son auteur a su donner ce cachet de vie qui caractérise les œuvres féminines, rendant ainsi véritablement lumineuses les vérités qu'elles contiennent : le but indiqus par le titre de l'ouvrage est donc atteint, ce dont noué félicitons vivement Mme Moreau.

JEAN CARRÈRE. — *Au pays de l'or rouge.* Flammarion, in-18.

L'élève enthousiaste de Frédéric Mistral qu'est Carrère a montré ses atavismes de Basque aventureux en allant étudier au Transvaal une tragédie sociale : son cœur, nourri de toutes les lumières morales et esthétiques, nous a donné, dans un premier volume, un tableau pantelant, où héros et assaillants laissent voir à nu leurs grandeurs et leurs cupidités respectives. Aujourd'hui, c'est le cerveau qui parle et qui expose les ressorts cachés, l'action secrète des diplomates, des politiciens et des financiers. On verra dans ces pages que c'est bien aujourd'hui l'argent qui mène le monde ; il y a beaucoup d'observations intéressantes à faire, avec ce livre, pour quelqu'un qui étudie l'occulte ailleurs que dans le passé, et qui veut découvrir par quels ressorts les puissances secrètes de la terre font marcher les hommes et les empires.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9. rue N.-D.-de-Lorette.

